



LOUIS MANDIN

ÉTUDE

SUR LES

"Ballades Françaises"

de PAUL FORT



COLLECTION "VERS ET PROSE"
EUGÈNE FIGUIÈRE & Cie ÉDITEURS
7, Rue Corneille, 7
PARIS

MCMXI

Prix 1 fr.



LOUIS MANDIN

ÉTUDE

SUR

LES « BALLADES FRANÇAISES »

MCMIX

Édité par les soins de « Vers et Prose »

15, RUE RACINE, PARIS

« *BALLADES FRANÇAISES* »

A la Société du Mercure de France

BALLADES FRANÇAISES. Première série, avec une préface de PIERRE LOUYS (2e éd.)............ I vol.

MONTAGNE, FORÊT, PLAINE, MER. *Ballades Françaises*, deuxième série (2e éd.)............. I vol.

LE ROMAN DE LOUIS XI. *Ballades Françaises*, troisième série (2e éd.)..................... I vol.

LES IDYLLES ANTIQUES. *Ballades Françaises*, quatrième série. — *Suivies de* LES JEUX DE L'HIVER ET DU PRINTEMPS (2e éd.)...................... I vol.

L'AMOUR MARIN. *Ballades Françaises*, cinquième série (2e éd.).......................... I vol.

PARIS SENTIMENTAL OU LE ROMAN DE NOS VINGT ANS. *Ballades Françaises*, sixième série (2e éd.). I vol.

LES HYMNES DE FEU, *Ballades Françaises*, septième série. — *Précédés de :* LUCIENNE, petit roman lyrique (2e éd.)................................ I vol.

COXCOMB OU L'HOMME TOUT NU TOMBÉ DU PARADIS. *Ballades Françaises*, huitième série. — *Précédé de :* LE LIVRE DES VISIONS. — HENRI III....... I vol.

ILE-DE-FRANCE, *Ballades Françaises*, neuvième série (*)............................. I vol.

MORTCERF, *Ballades Françaises*, dixième série. — *Précédé d'une* Etude sur les Ballades Françaises, par LOUIS MANDIN (*)......................... I vol.

(*) *Ces deux derniers volumes édités par les soins de « Vers et Prose ».*

ÉTUDE SUR LES
« BALLADES FRANÇAISES »

Il est d'usage, quand on écrit avec un peu d'abondance sur une œuvre, de donner la biographie de son auteur. Sans repousser tout à fait cette habitude, nous croyons que c'est surtout de l'œuvre elle-même qu'on doit tirer la vie et la physionomie de l'artiste. Une chronologie d'état civil ne dit rien. Des pages d'où vous pouvez extraire une âme disent un infini.

Les biographes ont déjà dit que Paul Fort était né à Reims le 1er février 1872, et qu'à l'âge où les jeunes bourgeois terminent à peine leurs études, il se fit connaître par une entreprise hardie, la fondation du *Théâtre d'Art*.

« Presque seul, sans ressources, sans appui, a écrit M. Pierre Louys, il eut à dix-huit ans l'ambition charmante d'attaquer, dans une lutte qui fut depuis victorieuse, le *Théâtre Libre*, où s'efforçait la génération naturaliste. Il enrôla des acteurs sans gages ; il fit brosser des décors nouveaux par des peintres à qui la manière d'Amable et de Carpezat n'apparaissait pas comme un art suprême : il reçut des pièces inédites et injouables, qu'il joua néanmoins ; il eut des auteurs et même un public, qu'il attira tour à tour au Marais, à Montparnasse, à Montmartre, au Vaudeville ; il eut le premier l'idée intelligente de mêler au théâtre nouveau le théâtre ancien oublié et d'unir sur la même affiche le nom de Christopher Marlowe et le nom de M. Pierre Quillard ; — enfin, il créa ce qui est devenu l'*Œuvre*.

« Grâce à lui, Maurice Maeterlinck, Charles van Lerberghe, Paul Verlaine, Charles Morice, Jules Bois et bien d'autres, qui depuis sont devenus célèbres, connurent la rampe. Il joua même le *Concile Féerique*, même le *Corbeau*, de M. Mallarmé ».

Ajoutons au hasard à cette petite nomenclature *Les Cenci*, de Shelley, la *Voix du Sang* et *Madame la Mort*, de Rachilde, *Théodat*, de Remy de Gourmont, une adaptation du premier chant de l'*Iliade*, etc.

En 1890, Paul Fort publia chez Vanier une comédie en un acte, en prose, *La Petite Bête*.

Puis, de 1894 à 1897, ce furent des plaquettes, çà et là, aux éditions de l'*Art Indépendant*, du *Mercure de France*, du *Livre d'Art* et de l'*Epreuve*.

Enfin, au commencement de 1897, la Société du « Mercure de France » édita les *Ballades Françaises*, fort volume de 350 pages, où des poèmes déjà parus étaient réunis à des poèmes nouveaux. Et du coup, Paul Fort conquit une grande place dans la jeune littérature.

C'est qu'il apportait le talent littéraire le plus varié que la nature ait peut-être produit, et, comme mode d'expression, une forme inédite, aussi souple et aussi diverse que ce talent même, auquel elle s'adapte admirablement. Elle a été définie en ces termes par M. Pierre Louys, dans la préface qu'il écrivit en tête des *Ballades* :

« Le lecteur sera frappé sans doute, dès les premières pages, par la forme stylique de l'ouvrage.

« Les *Ballades Françaises* sont de petits poèmes en vers polymorphes ou en alexandrins familiers, mais qui se plient à la forme normale de la prose et qui exigent (ceci n'est point négligeable), non pas la diction du vers, mais celle de la prose rythmée. Le seul retour, parfois, de la rime et de l'assonance, distingue ce style de la prose lyrique.

« Il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien un style nouveau...

« Désormais, il existe un style intermédiaire entre la prose et le vers français, un style complet qui semble unir les qualités contraires de ses deux aînés. »

Cette dernière phrase nous donne en quelques mots le sens même de l'innovation et de ses conséquences.

Et ce style intermédiaire, où les vers et la prose alternent, s'enlacent, se séparent, se reprennent, se confondent, ce style agile comme un clown, jamais un écrivain ne fut doué comme Paul Fort pour le manier, le pétrir, le nouer, le dénouer, en jouer de la façon la plus multiple. Même si cette métrique ne devait servir qu'à son œuvre, elle n'en serait pas moins une trouvaille singulièrement intéressante.

A-t-elle été exactement comprise ? Les partisans des règles im-

muables devaient naturellement la trouver trop révolutionnaire. Et, d'autre part, elle a été jugée presque timide, dans quelques milieux où l'on rêvait de transformer complètement la prosodie française.

Ainsi, au cours de l'étude fort remarquable qu'il a consacrée à Paul Fort dans le livre *La Poésie Nouvelle*(1), M. André Beaunier constate que l'auteur des *Ballades* « est resté, malgré ses velléités d'indépendance, asservi à l'ancienne métrique ; qu'il en observe plus ou moins les règles suivant les cas, les bouscule quand il s'abandonne à sa verve joyeuse et les respecte, au contraire, s'il s'applique à de la poésie impersonnelle ».

C'est la constatation que Paul Fort conforme les mouvements de son rythme à ceux de son âme, mais respecte le fond de la versification nationale. Nous ne croyons pas que ce soit un défaut. Tout art qui veut vivre doit se développer entre ces deux principes : la tradition à sa base, la liberté à son sommet.

La manière dont Paul Fort scande ses vers déroute un peu M. Beaunier, qui écrit :

« Paul Fort veut que le vers « suive les *élisions naturelles* du « langage » ; c'est-à-dire que sa théorie consiste surtout à réglementer le traitement des syllabes muettes. C'est là une question très difficile. Paul Fort la résout avec hardiesse, mais d'une manière contestable. Généralement, il ne compte pas les syllabes muettes dans la mesure des vers, même quand elles se terminent par des consonnes, ou sont placées devant des mots qui commencent par des consonnes. Mais quelquefois aussi il les compte. Et l'on ne sait pas toujours bien ce qui le détermine à prendre l'un ou l'autre parti. Dans ce vers par exemple des *Idylles antiques :*

O monde au cœur de feu, ô terre mouvementée,

on ne sait s'il prononce, puisque son vers a douze pieds certainement : « terr' mouvementée » ou « terre mouv'mentée ».

Avec tout le respect dû au talent et à la compétence de M. André Beaunier, je crois néanmoins qu'il pose la question d'une façon trop absolue en exigeant, dans l'exemple qu'il discute, la scansion totale d'une muette et la suppression non moins totale d'une autre. Il me semble que la première syllabe du mot

1. Je tiens à m'excuser de discuter sur un point la critique de M. Beaunier, car son livre est un des meilleurs, des plus clairs et des plus largement compréhensifs qui aient été écrits sur la poésie contemporaine.

terre, appuyée sur sa consonne double et allongée par la muette qui suit, portant en outre l'accent tonique, doit se détacher fortement dans la prononciation, qui effleurera la seconde syllabe à peine, mais assez cependant pour qu'une oreille exercée saisisse dans ce mot la valeur prosodique de deux temps. On fera aussi légèrement sentir la syllabe muette qui est la seconde du mot « mouvementée », mais celle-ci, n'allongeant que faiblement la syllabe qui la précède et qui n'a pas l'accent tonique, disparaîtra comme un soupir dans le mot où elle est enclavée, sans obliger l'oreille à la compter pour une valeur déterminée.

Cette prononciation, qui glisse sur les syllabes muettes sans les frapper, mais en les effleurant, est celle dont se servent, dans la conversation, les gens cultivés, et je suppose que c'est celle de Paul Fort ; car lorsqu'il veut que, devant des consonnes, on élide absolument ses muettes, il les supprime de la graphie, à la manière des chansonniers populaires. Mais il n'emploie cette licence que pour figurer le langage du peuple, comme dans le livre *L'Amour marin*, comme dans cette ballade charmante et si souvent citée de son premier livre :

> Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main
> tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.
>
> Si tous les gars du monde voulaient bien êtr' marins,
> ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.
>
> Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si
> tous les gens du monde voulaient s' donner la main.

En résumé, chez Paul Fort, de même que chez quelques autres poètes contemporains, qui cherchèrent à renouveler la prosodie, la muette a une valeur qualitative et graduée, et non quantitative et fixe. Il est difficile qu'il n'y ait pas un peu de flottement dans l'évaluation de cette valeur, qui varie selon la place de la muette dans le mot et dans la phrase rythmée. Par exemple, lorsqu'une muette tombe au bout d'un hémistiche, Paul Fort ne la compte pas. Je reconnais que le lecteur sera parfois obligé de tâtonner une seconde, pour trouver la scansion voulue par le poète. Mais peut-être n'est-il pas inutile, à ce propos, de faire remarquer que, si notre prosodie traditionnelle est basée sur la fixité rigide du nombre des syllabes, d'autres idiomes laissent à beaucoup de leurs vocables la faculté de se contracter ou de se distendre suivant les mouvements du rythme. C'est ainsi que, sans parler des

langues anciennes, nous voyons en anglais des groupes de mots comme *wandering*, qui fait son chemin en trois temps ou seulement en deux, *heaven* qui vous fait monter au ciel en un ou deux temps au choix, *merrily* (joyeusement) qui, employé par Tennyson dans deux vers successifs d'*Enoch Arden*, court sur deux temps dans le premier et se traîne sur trois temps dans le second.

Cette liberté est, au fond, de même nature que celle dont use Paul Fort dans la mesure des syllabes, et qui s'allie dans son œuvre à une autre liberté, celle du vers lui-même. Dans tel poème, celui-ci, se faisant presque classique, avale à l'occasion quelques muettes sans les mâcher, mais bat régulièrement douze temps, pendant toute une succession de strophes. Dans tel autre passage, il joue à cloche-pied çà et là. Ailleurs, par exemple dans la description familière, le vers s'évade fréquemment du dos ailé de Pégase, pour monter la jument orange de Louis XI, qui va l'amble à travers la bonne prose fleurie.

Exemple, que j'emprunte encore à M. Beaunier :

Revêtu de son plus joyeux costume pourpre,
(il portait ainsi le deuil de son père),
monté sur un pal(e)froi blanc comme oie domestique,
le roi chevauchait à l'ombre d'un drap d'or que soutenaient, sur la pointe de quatre lances, quatre gros bourgeois suant à grosses gouttes, etc.

Cette liberté, inusitée jusqu'alors dans notre langue, n'est-ce pas elle qui s'ébat dans le génie de Shakespeare ? Dans *Roméo et Juliette* aussi, le rythme frappe le vers à coups bondissants et réguliers, pour lancer la Lyre féerique jusqu'au palais de la reine Mab, puis s'éparpille en cadences inégales dans la conversation, et d'aventure se promène sans façon en pleine prose, avec le bavardage railleur et charmant de Mercutio.

Je suis étonné, à ce sujet, qu'on n'ait pas remarqué combien la forme rythmique créée par Paul Fort semble faite pour le théâtre. Je crois bien qu'à cause de sa nature protéiforme et parente de la prose, elle ne serait pas, dans le haut lyrisme, favorable à tout poète, et si elle l'est à Paul Fort, c'est sans doute grâce à ce miracle qu'il réalise d'être lui-même Protée en personne, qui reflète sans cesse la mobilité de la nature et se plaît à marier, à l'expression de la grandeur même, on ne sait quel air de souplesse vive, fluide et fondante comme la grâce féminine. Mais ce

rythme est bien chez lui dans les poèmes d'inspiration populaire, et puis dans le roman de bonne humeur poétique et pittoresque, comme Louis XI, dans l'épopée à la fois féerique et comique, telle que *Coxcomb*, dans l'épître faite de notations rapides, comme *Lucienne*, dans cette fusion du poème et du récit dont *Paris Sentimental* est un exemple si curieux. Et cette forme ondoyante, qui suit tous les contours de la pensée et du sentiment, et qui évolue du chant à la conversation de la façon la plus naturelle, cette forme offre à un dramaturge créateur l'instrument multiple et complet que d'autres nations possèdent et que notre théâtre attend encore ; car notre grande époque classique, préoccupée de maintenir l'harmonie de sa perruque, n'aurait pas voulu nous la donner, et la révolution romantique, trop encline aux mouvements extrêmes et aux intonations grandiloquentes, n'a pas su doter la scène française du verbe aux inflexions innombrables dont notre complexité moderne a besoin.

L'innovation rythmique de Paul Fort pourra être modifiée, disciplinée, soumise à des règles précises ; mais je crois que le principe qu'elle contient sera tôt ou tard très fécond pour l'avenir de la littérature.

Une comparaison entre cette versification et celles des principaux novateurs qu'on a appelés « vers-libristes » serait ici à sa place, mais nous entraînerait dans trop de développements. Des écrivains, aujourd'hui célèbres, ont apporté des procédés plus étudiés que celui de l'auteur des *Ballades*. La manière rythmique de Paul Fort, conforme au tempérament de ce poète, est sans doute la plus simplement conçue, mais aussi la plus large : c'est celle qui, selon l'instant fugace, se fera le plus aisément vers, prose ou quelque chose d'intermédiaire entre les deux.



Ayant décrit l'enveloppe, je devrais maintenant analyser son contenu. Mais c'est ici que la difficulté surgit. C'est ici que, sous vos efforts, Protée se dérobe sans cesse. Un écrivain éminent, M. Henri Ghéon, consacrant une étude aux *Ballades Françaises*, dont le premier tome venait de paraître, terminait ainsi son article :

« Devant une telle œuvre, si bizarre à la fois et si humaine, on reste déconcerté souvent, et on ne peut guère hasarder que des remarques quelquefois sans suite ; il faudrait une critique

multiple comme le poète pour étudier une œuvre qui, par sa volonté de liberté et de spontanéité, échappe à toutes les catégories, sinon à celle de la beauté. »

Je serais présomptueux si j'espérais mieux faire que M. Ghéon, d'autant plus que la difficulté s'est fort accrue depuis 1897, car à la première série des *Ballades*, Paul Fort a ajouté huit séries nouvelles (1), qui ont élargi et augmenté les nombreux aspects de son talent.

Cependant, presque tous ces aspects éclatent ou transparaissent déjà dans son premier volume. Paul Fort est bien là tel qu'il sera toujours, et cela se conçoit. Paul Fort n'est pas un écrivain qui se cherche. Il est la nature concentrée tout entière dans un être, la nature, extraordinairement vivante, qui est une immense impulsion et qui possède — par quel sortilège ? — la grâce d'être toujours jeune, s'épanouissant et s'éparpillant dans les fleurs et les sensations, dans les lieds et les épopées, dans l'éclat du soleil et la fraîcheur de la mer, dans les mauvais songes et la bonne aventure, dans Satan et Orphée, dans Louis XI et Coxcomb, dans les dieux de l'antiquité et les fantômes du moyen âge, dans les nuances du paysage et le sourire de Margot, dans tout le rêve et toute la vie, et dans leur double rayonnement : l'amour.

Cela, c'est la nature, c'est Paul Fort et ce sont les *Ballades Françaises*.

L'essence même de la nature est la sincérité. Et Paul Fort est la sincérité en vibrations incessantes. On connaît, dans la poésie d'hier, la sincérité simple et poignante de Verlaine, la sincérité compliquée et non moins poignante de Laforgue. Celle de Paul Fort est tout ensemble simple et compliquée, comme la nature aux manifestations infinies. Elle a, pour chanter la douce ou rude chanson populaire, la candeur et la grâce de la jeune pastourelle, la robustesse et la verdeur du gars de la glèbe ou de l'Océan. Mais qu'elle se mette le masque de Louis XI, et vous serez étonnés de voir ce qu'elle lui fera exprimer soudain : la plaisante mine, friponne, irrévérencieuse, mais bonne fille, qui fait penser à Rabelais, à Figaro et parfois à Guignol donnant des nasardes au commissaire ; le sens pratique de Sancho, la rouerie de Scapin, la flamme inquiétante de Méphisto, et quoi encore ? car les visions qui s'évoquent sur ce masque vivant sont innombrables, réverbérées les unes dans les autres, parmi le mélange de sérieux et de burlesque, de légèreté et de profondeur, de poésie

. La dixième paraît en même temps que cette Etude.

jaillissant comme une flore et de bon sens se prolongeant en roublardise ; mélange qui, avant de s'incarner dans l'œuvre de Paul Fort, n'avait pas encore pris forme dans la littérature française, et où l'on démêle pourtant des traits qui proviennent du vieux fond gaulois le plus authentique.

Mais paysanne ou raffinée, la sincérité de Paul Fort est comme celle de Shakespeare ; elle entre dans toutes les formes, et elle est toutes les âmes. Aujourd'hui, elle est Ophélie la colombe ; demain, elle sera Hamlet le sphinx. Et narguant la littérature de convention, elle est toujours la sincérité, la charmante et forte sincérité de la nature, la séductrice qu'on reconnaît, même si en se jouant elle se drape d'une énigme.

Voyez-la dans la poésie populaire, qui est une des meilleures sources de l'inspiration de Paul Fort !

Voyez-la nue et pénétrante comme l'arrêt du Destin !

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.

Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.

Ils sont rev'nus gaîment, gaîment avec le jour.

Ils ont chanté gaîment, gaîment : « Chacun son tour.

« Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours. »

Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours...

Ailleurs, sautille la note riante et narquoise.

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait sur chaque route un Jésus en croix, y avait des marquis couverts de dentelles, y avait la Sainte Vierge et y avait le Roi !

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait des marins qui avaient la foi, et des grands seigneurs qui crachaient sur elle, y avait la Sainte Vierge et y avait le Roi !

Eh bien, à présent, tout le monde est content, c'est pas pour dire, mat'lot, mais on est content !... Y a plus d'grands seigneurs ni d'Jésus qui tiennent, y a la République et y a l'président, et y a plus de baleines.

Mais voici *Orphée charmant les animaux*, et la chansonnette, sans avoir l'air d'y toucher, devient du grand lyrisme.

> Vers la lyre d'Orphée la voix du lion monta.
>
> Ce fut lui, lentement, qui vint avec l'aurore et parut ! Ce fut lui grondant... Et le chanteur était debout devant l'aurore et devant lui, et la lyre brillante aux doigts, bel et sans peur.
>
> Et, rampant sur les pierres, le lion écoutait...
>
> Les deux voix confondues de la lyre et de l'homme rythmaient l'heure montante en le ciel éclatant. Le lion vint lécher les sandales de l'homme, dont la voix qui montait semblait la voix du Temps.
>
> Ils vinrent tous, et tous furent charmés.

Du grand lyrisme, ai-je dit. Sans doute, mais avec Paul Fort, le grand lyrisme lui-même s'ouvre souvent à la fantaisie verveuse qui caractérise l'œuvre de ce poète et qui est quelque chose de très particulier, où entrent tour à tour et parfois pêle-mêle l'éclair de l'impression et l'ingéniosité de la réflexion, l'esprit qui rêve et l'imagination qui s'amuse, les visions du penseur qui contemple et les gambades de l'enfant poursuivant des papillons.

Cette fantaisie, sorte d'humour dont notre littérature n'offre pas d'autre exemple, prend tous les tons, mais elle affectionne surtout le plaisant, le comique et même une pointe de burlesque, le *ludicrous*, comme on dit dans la patrie de Swift et de Dickens.

Ainsi, dans ce poème sur Orphée, qui commence en haute poésie, l'auteur nous montrera plaisamment la baleine, « la baleine elle-même ! elle vint par la mer méditerranéenne (un fleuve la charrie : c'est un banc de harengs que traîne, vers Orphée, l'armée des caïmans). — Entendez son cœur battre à l'unisson des sons ».

Et puis, la fantaisie remonte à la pleine grandeur, qui a le dernier mot du poème.

> Orphée chanta le jour, il chanta le soleil.
>
> Et le ciel écoutait, arrêtant ses nuages. Et la foudre charmée pendit sous un orage.
>
> Mais la nuit sur Orphée s'étant violemment faite,

arbres, bêtes et nues, sur les rocs et dans l'air, oscillant et roulant, éprouvaient dans leur fuite que la Terre enivrée tournait, tournait plus vite.

Ailleurs, Paul Fort soutient pendant des pages le vol égal de l'ode, par exemple dans les « Ballades de la nuit », dont je détache ce poème :

L'ombre, comme un parfum, s'exhale des montagnes, et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile remonter en tremblant le courant du zéphyr.

Contemple. Sous ton front que tes yeux soient la source qui charme de reflets ses rives dans sa course... Sur la terre étoilée surprends le ciel, écoute le chant bleu des étoiles en la rosée des mousses.

Respire, et rends à l'air, fleur de l'air, ton haleine, et que ton souffle chaud fasse embaumer des fleurs, respire pieusement en regardant le ciel, et que ton souffle humide étoile encore les herbes.

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres, et mêle ton silence à l'ombre de la terre : si ta vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et sa rosée sont les miroirs des sphères.

Sens ton âme monter sur sa tige éternelle : l'émotion divine, et parvenir aux cieux, suis des yeux ton étoile, ou ton âme éternelle, entr'ouvant sa corolle et parfumant les cieux.

A l'espalier des nuits aux branches invisibles vois briller ces fleurs d'or, espoir de notre vie, vois scintiller sur nous — scels d'or des vies futures — nos étoiles visibles aux arbres de la nuit.

Ecoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs reflets se heurter doucement dans tes yeux, et mêlant ton regard aux fleurs de ton haleine, laisse éclore à tes yeux des étoiles nouvelles.

Contemple, sois ta chose, laisse penser tes sens, éprends-toi de toi-même épars dans cette vie. Laisse ordonner le ciel à tes yeux sans comprendre, et crée de ton silence la musique des nuits.

C'est là du grand lyrisme sans mélange

Son goût pour le folklore, son amour de la libre inspiration, devaient attirer Paul Fort vers le moyen âge « énorme et délicat » où se heurtent tous les contrastes.

Moyen âge, s'écrie-t-il, moyen âge, que tu m'as fait perdre de courage... Que ton « geste » est nostalgique, ô moyen âge, en tes vieux livres, pour l'enfant triste et sans courage, et nostalgiques, oh ! de quelle attirance, tes phosphorescences, du fond de tes livres, pour l'âme triste dès l'enfance !

... Tes lueurs pâles et tristes au fond de tes livres, qui m'ont à moi, mes nerfs, comme ravis ! Tes lueurs tristes, ô nostalgique, comme d'un pays sombre où l'on aurait souffert — souffert trop doux ou trop tragique — à mendier, la nuit, sous les palais en fête, un peu de ces reflets qui colorent les vitres, un peu de cet or pâle qui pénètre la nuit.

Avec le moyen âge s'évoque l'esprit des légendes. Voici « Louis XI, curieux homme ». Dans le premier livre, il n'est qu'ébauché. Mais il grandira, et nous le reverrons.

Voici les « Coups sourds du Heurtoir », un conte de Noël étrange et saisissant. Voici les manants et les reîtres, la mort et Satan. Paul Fort prête à la mort même le sourire de sa fantaisie.

Dédaigneuse, la mort s'assied à mon feu, elle attend mon heure, et sa tour d'osselets, rangée sur ma chaise, brille aux yeux des braises comme un plant de fraises, Sur ses genoux elle berce un vivant joujou, qui reluit et cligne et lui fait les yeux doux.

... Sans le faire exprès, un petit coup discret du joli joujou me déloge la vie, et je sens que mon âme, en un rythme ravi, va blanchir son linge dans le clair de lune.

Mais lisez ces quelques passages d'une ballade démente et damnée, et dites si, dans son originalité troublante, dans sa verve sinistre, dans ce cauchemar noir et rouge où elle délire, elle n'éveille pas, au fond de l'imagination, l'âme superstitieuse qui rêve dans les vitraux naïfs et les sculptures macabres des vieilles cathédrales.

Moi, Roi-du-Nord, petit roi vieux, de la tiare qui fond

sur ma perruque en feu à mes pieds décharnés fauchant les vapeurs bleues du bassin d'or ceint de bûchers, à mes mains bleues, je tremble, de ma tiare au marbre sous mes mains, moi, Roi-du-Nord, dans mon palais en feu!

L'arabesque de mes courtisanes s'étire et fond par seins et croupes dans les flammes. Demoiselles de mes loisirs, vo mes larmes, il fallait bien finir.

Il fallait bien finir, j'étais trop vieux, trop fou, alors rien n'allait plus, et puis j'avais trop froid, enfin j'étais trop vieux, — le peuple a mis le feu.

Le panier de mes os balle et tremble à mon cou, rouge à blanc, craquette et cliquette, et tout suants les serpents aux cent têtes de la flamme déchirent, ou lèchent mes genoux...

L'incendie aux doigts d'or inscrit son âme aux murs.
Ma cour en proie au feu hurle et se transfigure.
Et ma cave sur elle épanche un fleuve d'or.
Hi! mes monnaies fondues plombant les dents des morts.

... Moi Roi-du-Nord, petit roi vieux, sur l'onde ardente du bassin flottent mes ongles... Je fais avec mon front des ricochets dans l'onde, tant que, déjà, mon front mollit. Un démon le façonne, de ses doigs chauds le repétrit. Il en fait un cerveau plus lourd que pour un homme — que pour un roi — que pour un dieu! Hé... la chair manque. Gueux! il m'a doté, doté d'un goufre au front!... Sur mon cerveau le feu, le feu qui tourne en rond, gire et prend mon cerveau pour un talus de braise. Une coupe! que j'y étende avec cérémonie le cadavre... non, déjà la momie de mon pauvre petit cerveau tout racorni!

... O les palais éteints couverts de neige et d'ombre...

. . . .

Voulez-vous, à côté de cette énorme hallucination moyenageuse, du réalisme tout menu et bien moderne? En voici :

Il s'en est allé par la route, le pauvre homme, il s'en est allé sans un doute, bravement, à petits pas comptés par son bâton tremblant, il s'en est allé sans se retourner.

C'est qu'il ne va pas fort loin, le cher homme. Ah ! il n'en a pas pour dix-huit cents ans. Il n'a jamais fait de mal à personne, lui. Il a toujours été si prudent !

Deux doigts de route, et puis c'est un sentier, un tout petit sentier qui reconduira l'homme, le tout petit cher homme, au point qu'il a quitté. Et pourquoi le malheur viendrait-il arrêter ce bon petit rentier dans son petit sentier ?

Il y trotte, y toussote, y crachote, y grignote, y jabote à lui-même et clignote content, y mijote au soleil son vieux cœur radotant, y vivote et s'y trouve heureux en vivotant.

. . . .

La plupart de nos lyriques ont été très individualistes, c'est-à-dire que la matière poétique leur a servi surtout à représenter leur âme, comme un bronze où ils auraient coulé leur propre effigie. Ainsi ont fait Lamartine, Verlaine, Laforgue. Paul Fort, à la fois objectif et subjectif, incorpore la nature à lui et s'incorpore à la nature. Sa sensibilité, mobile comme celle d'un enfant en éveil, prend et donne sans cesse. Son incomparable imagination n'est qu'à lui et imprime à tout ce qu'elle touche la marque de Paul Fort. Mais elle s'empreint elle-même de toutes les couleurs et de toutes les vibrations qui passent. Elle est toute la vie, intérieure et extérieure, antique ou moderne, bonne ou méchante. Et même méchante, Paul Fort aime la vie, car ce qu'il aime le mieux d'elle, c'est son infinie variété. Ici encore, si je devais comparer ce poète à quelqu'un, j'évoquerais Shakespeare, qui peint les anges et les monstres, Desdemona et Richard III, avec la même vigueur, j'oserais presque dire : avec le même amour... Parce qu'ils sont la Vie.

Mais je me vois obligé de quitter ce premier livre de *Ballades*, après avoir seulement signalé au passage quelques aspects du talent qu'il révèle. Ce talent, dès son apparition, fut compris et proclamé par maints esprits d'élite. M. Pierre Louys déclara que l'auteur était un grand poète, né sous la triple étoile : don de l'émotion sincère, don du style, don du charme. MM. de Régnier, Vielé-Griffin, Ghéon, beaucoup d'autres saluèrent les *Ballades Françaises* comme une œuvre révélatrice et durable.

« Voici, écrivit M. Vielé-Griffin, un jeune homme intelligent et spirituel, malicieux et lyrique, riche de cette acuité sensorielle qui intensifie la vie individuelle jusqu'à la magnifier ; un jeune

homme avec de la jeunesse, une libre allure, non sans cet équilibre de jugement que donne une volonté avisée ; il prémédite la victoire — elle est à lui. » (*Ermitage*, mai 1897.)

M. Henri de Régnier n'affirmait pas moins nettement.

« Il y a là, il faut le dire, une abondance singulière et une vitalité puissante, toute la plantureuse confusion d'un esprit qu se cherche et s'exerce dans tous les sens, à travers les zigzags de toutes ses fantaisies, obéissant à des pensées disparates, à des intuitions subites, aux soubresauts d'une verve capricieuse, à tout ce que l'instant fait passer d'émotions, d'images et de rythmes en une âme extraordinairement vibrante et attentive, prompte à les saisir au passage et à en fixer la nuance, la forme ou le mouvement. Il y a là un don remarquable d'expression, une dextérité rare à surprendre l'idée non seulement en sa poussière lumineuse d'aile envolée, mais à la capturer toute palpitante de son vol.

« ... Cet étrange livre est multiple et presque inextricable. Telle partie y est esquissée, telle autre poussée minutieusement. Certaines de ces ballades sont d'une structure symétrique, préméditée ; d'autres semblent s'agencer au hasard, juxtaposant les traits un à un, ou les coordonnant avec soin ; mais tout cela vit et chante » (H. de Régnier, *Mercure de France*, mai 1897.)

Et l'auteur du *Semeur de Cendres*, l'admirable et malheureux Charles Guérin, écrivait quelques mois après, dans la *Province Nouvelle :*

« Oui, celui-là, jeune, ample, vibrant, impétueux, palpitant d'une vie de couleurs comme la forêt vierge d'oiseaux bariolés, douloureux, peut-être sera-t-il, un jour, le Poète. »



Le second tome des *Ballades Françaises* fut achevé d'imprimer le 5 mars 1898, c'est-à-dire un an seulement après le premier. Il continue directement celui-ci, et pourtant le changement est frappant. Le premier ressemblait à l'arche de Noé, où étaient venus se rassembler, dans un mélange pittoresque et merveilleux, mais un peu disparate, tous les êtres de la nature. L'arche victorieuse s'est dispersée, et à présent nous verrons tous ces êtres, toutes ces âmes, se grouper avec plus d'ordre suivant les races et les affinités, croître, procréer, se perfectionner. Chacun des nouveaux ouvrages de Paul Fort sera le développement d'un de ces groupes d'âmes.

Cette fois-ci, c'est l'hymne, le chœur des voix de la montagne, de la forêt, de la plaine, de la mer... Le poète contemple et s'extasie. Il est Adam qui découvre l'Eden, et il trouve les expressions qu'il faut pour rendre à nos organes blasés la fraîcheur d'enfance et l'enthousiasme de jeunesse, qui, par tous les sens, embrassent comme si c'était encore la première fois, le coteau d'où l'on voit « jusqu'au lointain le bercement du monde », — la terre libre des montagnes, où « l'on se continue en ailes vers le pur abîme du ciel », — la *grâce des pacages*, le bois « qui s'écoute », les prairies et les fleuves, — les flammes de l'été, qui « flottent sur les esprits », — la forêt qui, sous l'automne, est « une reine qui sourit au tombeau », — les villages « aux chairs blondes, étendus sur la plaine », — les filles « gracieuses à travers le vert bois », — l'heure « divine sur la mer calme ». Parmi tout cela, le poète va et jouit, dans « son éveil de chanteur roi sous le soleil ». Sa joie de se sentir vivant dans tout bénit tout, même le *struggle for life*. « Et que c'est saint au fond, cette lutte infinie vers la lumière ! Que sais-je ? C'est la vie que Dieu veut ainsi, non autrement. » Philosophie simple et grande, forte comme la sève et comme le vieil instinct de l'univers, ennoblie et transfigurée par l'amour du Beau, génératrice d'énergie, de grâce et de sagesse.

Voici, comme exemple choisi au hasard, un poème que l'exaltation sereine du contemplateur élève à la puissance d'un hymne parfait.

> Lorsqu'au premier soleil la terre frémissante a vu ses germes purs s'élever vers le jour, et que tous ses sommets ont senti sur leurs pentes l'herbe les caresser de ses mains de velours,
>
> les clochettes ont ravi le réveil des villages blottis sous les vapeurs tremblantes des vallées, les troupeaux ont blanchi l'air bleu de la montagne et les souhaits des clochers ont suivi les bergers.
>
> Le vent chargé d'aurore a balayé les brumes, et le soleil, aux lèvres, a doré les pipeaux. Le jour a descendu les blancs torrents qui fument, quand les troupeaux montaient vers un azur nouveau.
>
> Sous les glaciers jetant leurs sources violettes, la montagne semblait couverte de rubans, et le son des pipeaux et le bruit des clochettes faisaient de la montagne le hochet du printemps.

L'herbe tendre baisait l'air pur à son passage, et les bergers au doux soleil ouvraient leurs mains, l'âme et le corps faisaient un divin assemblage, et l'homme se sentait léger comme un parfum.

Un amour infini chantait au cœur des hommes pour le soleil en fleurs éclos dans ce ciel bleu, pour le rocher, la source, les buissons bleus d'arome, pour tout, pour leurs troupeaux, pour leurs chants et pour eux.

Des lointains la montagne était un doux visage, la roseur des villages accentuait ses plis, et son vivant sourire et son vivant langage étaient l'œuvre de Dieu et des hommes unis.

Quand je m'approchai d'elle, ce fut une prière qui monta de mon cœur vers ce rêve divin, et pardonnant au ciel les haines de l'hiver, j'allai tremper mon cœur aux sources du matin.

La noblesse ingénue des choses m'enchantait, les arbustes confus étaient harmonieux et tissaient la lumière en délicats filets qui flottaient à leurs branches comme des voiles bleus.

Les clochettes luisantes, les pierres du chemin, une ronce, une flaque d'eau m'extasiaient; les choses, à mes yeux, comprenaient leur destin et qu'à ce beau réveil toutes participaient.

Mais dans ce beau réveil une âme leur naissait! — La lumière créait et habitait les formes, et la joie d'être clairs, ce doux matin, mouvait les roches, les buissons, les clochers et les cloches.

Un rire délicat s'exhalait des pipeaux. De célestes désirs venaient toucher les âmes. Les herbes et les sources, les bergers, les troupeaux doucement frémissaient dans l'air de la montagne.

Tout n'était plus qu'amour, que joie et que délices, le sourire des cieux était la seule règle, et les glaciers eux-mêmes, comme de blancs calices, offraient leur gorge pure au vol ardent des aigles.

J'allais, sachant aimer, ignorant qui j'aimais, quels baisers je prenais aux lèvres du zéphir. Je remerciais Dieu de l'instant si parfait. Il me semblait baiser Qui ne doit pas finir.

Les parfums, le zéphyr, les cloches et les chants enveloppaient mon âme et la portaient à Dieu ! Au bord des neiges éternelles, et s'y penchant, le soleil du printemps berçait sa fleur de feu.

L'imagination aux charmantes fantaisies, qui n'abdique jamais chez Paul Fort, paillette de sourires inattendus l'effusion lyrique. Son rêve « fraye la route aux rayons de la lune ». Elle est comme l'ondine qu'a vue le poète. « Rose ouverte, sa main mouillée joue à jeter des gouttelettes sur une toile d'araignée. Et la folle rit de se voir toute grêlée dans ce miroir. »

L'imagination de Paul Fort trace souvent des images ingénieuses, des traits subtils où l'on dirait qu'elle amuse son originalité. Mais ce qui est admirable, c'est que cette ingéniosité, ces rapprochements imprévus, aboutissent souvent au sublime, comme dans ce poème de la mer.

O grande Mer, que l'on se ravit de part et d'autre, grande Mer, que les hommes fous croient se ravir, quand tu laisses couler pour toi le sang des hommes, ne songeant en toi-même qu'à mirer l'Autre Monde !

Les flottes peuvent s'arracher tes miroirs, les briser en se les arrachant !... Les flottes sont passées, tes miroirs renaissants resplendissent derrière elles.

Rien de mortel peut-il, Mer, te donner à vivre, calmer la soif de ciel dont tes miroirs sont ivres ? N'est-ce pas l'Autre Monde qu'il te faut réfléchir quand tu veux adoucir tes miroirs bondissants ?

Ce n'est qu'au bord du ciel que s'usent tes tempêtes, par delà les nuages, dans l'azur frémissant ; ce n'est qu'au cœur du ciel, où songent les planètes, que se nouent et s'ordonnent tes révolutions.

Dans les hautes marées montez, flots éternels, montez éperdument jusqu'aux espaces pâles où la mer du Chaos, sur les plages du ciel, a déposé le sel infini des étoiles !

L'évocation des miroirs que se disputent les flottes, cela ressemble d'abord à un amusement de la Fantaisie. Mais c'est un amusement qui s'élance jusqu'au grandiose.

Si le tome II des *Ballades* exprime surtout la ferveur panthéiste et la communion de l'homme avec la nature extérieure, il

contient aussi des poèmes plus *intérieurs*, c'est-à-dire graves, intimes, dont les accents viennent de cette profondeur de l'être où le poète se sent seul avec son âme. Telles plusieurs « Ballades des Forêts ». Tel ce poème que Charles Guérin avait raison d'admirer et qui apporte dans l'ivresse du jour doré une ombre bien venue de mélancolie.

Tranquilles, et leur ombre allongée sur les champs, les grands bœufs descendaient au profil d'un coteau, traînant les moissons d'or sous les feux du couchant, et tout l'été passait dans les lourds chariots.

L'herbe de la prairie, où glissait l'or de l'air, soulevait des vapeurs et grisait mon émoi ; la luzerne et le thym, par flots lissant la terre, venaient, flots de senteur, s'éperdre jusqu'à moi.

Que les couchants sont doux à l'âme douloureuse, et qu'il est bon de s'attendrir avec le jour ! Ces heures apaisées sont la patrie heureuse où l'homme oublie la haine et rêve un peu d'amour.

O j'ai vécu, ce soir, j'ai vécu de senteurs ! Et je croyais revivre, en un monde attendri, ces belles charités et la toute douceur qui fleurissaient mon âme au printemps de ma vie...

Hélas ! je vis bientôt la nuit cerner mon ombre, et les grands bœufs tragiques, sous le ciel violet, remonter un coteau comme s'ils labouraient, dans le soir orageux, quelque nuage sombre.

Des poèmes comme celui-là font voir que, si Paul Fort avait voulu, il aurait pu buriner d'une main assurée la régularité des formes classiques. Ayant écrit des vers si mesurés et, sauf une ou deux licences, presque traditionnels, il a d'autant plus le droit de revendiquer pour le poète la liberté du fond et de la forme. Assez souple et assez robuste pour porter glorieusement le poids des règles, il a le droit de s'affranchir et de déclarer (préface des *Ballades Françaises*, IIe série) :

« Il faut être de toutes les écoles avec conviction ; il ne faut être d'aucune. Je veux tout le miroir et non pas un éclat.

« Toute école me paraît convenir à cette comparaison : une couleur isolée du prisme — une de ses couleurs à laquelle, précisé-

ment, on ne devrait guère pouvoir appliquer un terme qui la définisse, puisque l'on veut ignorer et que l'on jure que l'on ignore les autres tons, qui la personnalisent en la différenciant.

« Tu dois laisser les écoles à leur chef. Penser en troupe est indigne du poète. Reste libre, c'est là ta première noblesse. »

Idées fières, justes et sages, qui sont aujourd'hui celles de presque tous les littérateurs probes et sincères !

*
* *

Mais quel contraste ! Le grand lyrisme transmué en l'alerte gauloiserie, où d'ailleurs transparaît le lyrisme encore. En écrivant le *Roman de Louis XI*, qui parut en novembre 1898, Paul Fort a voulu faire un « livre de bonne humeur ». Ce livre, le troisième de son œuvre, est encore plus original que les précédents. Comme le constatèrent les critiques, rien de semblable n'avait jamais été publié chez nous ; car il ne faut pas rappeler qu'au XVIIe siècle, il y eut les fabricants de burlesque, Scarron et ses émules. La différence entre eux et Paul Fort est capitale. Le burlesque, tel que le conçut l'auteur du *Virgile travesti*, est une caricature de la vie ; et Paul Fort a trop l'amour de la vie pour l'offenser par un pareil attentat. Le burlesque grimaçant des Scarron déforme ce qu'il touche. Au contraire, dans les tableaux de Paul Fort, si la couleur a l'air de plaisanter, le dessin fin et souvent profond nous donne de justes et vivantes images d'histoire, de légende, de psychologie.

La bonne humeur de Paul Fort n'est pas un ricanement. C'est plutôt un sourire bienveillant ou un rire amusé, qui se penche en ami sur Louis XI, « curieux homme ».

Paul Fort a certainement pour « son petit Louis XI » une véritable sympathie. Ce poète de la complexité a conservé un étonnement attendri, une sorte de reconnaissance, d'avoir trouvé ce personnage si complexe, figure de roi absolu et de marchand filou, dents de lion, peau de renard, museau de fouine, âme de sphinx, un pied dans le moyen âge et un pied dans les temps modernes, gestes bénins et redoutables, despotiques et francs compères, superstitieux et un peu paillards, cruels et matois, patelins et sarcastiques, faisant doucettement jaillir de la dextre royale des ombres de griffes et des lueurs de foudre, qu'accompagne le rire de « bonne humeur ».

Mais dans ce Louis XI de Paul Fort j'aperçois, sous le vêtement

de l'histoire, une âme rare et bien précieuse, l'âme même de la légende, non pas de la légende qui peut naître hâtivement, et un peu selon le hasard, dans l'imagination d'un conteur, — non, mais de la légende qui se forme naturellement dans l'esprit du peuple, comme un fruit de la nature et de l'instinct, et qui a le goût du vieux sol gaulois, la joie pétillante de son vin clair, la saine gaieté de sa race, bon sens et malice.

Remarquons toutefois que Paul Fort nous montre Louis XI comme l'instinct populaire aurait dû nous le transmettre, plutôt que comme il nous l'a transmis. C'est que le développement naturel d'une tradition peut être contrarié par des contingences. Or, le peuple, que Louis XI accablait de charges, lui garda rancune, et, d'autre part, les chroniqueurs et les écrivains artistes se plurent à recouvrir de couleurs noires la physionomie de ce roi qui, pour livrer bataille, préférait l'obscure ruse roturière aux beaux et brillants faits d'armes. On nous servit un Louis XI sinistre ; Paul Fort l'éclaire de joyeuseté, comme nous y conviait le tempérament de la nation qui produisit Rabelais et Molière. En redressant ainsi la légende, Paul Fort nous la restitue plus fidèle qu'elle n'a été, plus logique et plus profonde aux yeux du folkloriste, et sans doute aussi de l'historien.

Supposez un brave campagnard normand, picard ou champenois, bien portant, bien équilibré, plein de l'hérédité de ses aïeux et de la sève de son terroir. Ayant bu une bouteille de sa cave et lisant le passage que vous allez lire, ne sentirait-il pas qu'il a déjà vu, comme une vieille connaissance, ce « doux petit Louis XI » quelque part, on ne sait plus où, peut-être au fond de lui-même, où dort la conscience des générations antérieures ?

A douces journées, mon doux petit Louis XI fit le voyage de Nantes à son petit Plessis : fin et noir, souple et doux, sur sa jument orange, tantôt petit Louis XI à l'aube matinale, humant l'odeur des foins dans le vent de rosée ;

tantôt sur la route blanche et sifflant aux alouettes, au bord des prés qui tintent sous le ciel de midi ;

le long des haies d'épines émaillées de blancs linges, que sèche, en les troublant, l'air saturé de sel marin ;

tantôt petit Louis XI sommeillant quiètement, au bercement de sa jument ;

petit Louis XI à l'ombre des bois bleus (entends-tu le coucou, malurette ? — non, je dors) ;

au bord des fontaines où rient des jeunesses, entre les

roseaux ruisselants de fine pluie; petit Louis XI ouvrait un œil, suffit !
au bord de la rivière où glissent les courlis : on se rendort, on se réveille, on vit ; devant les moulins qui se font des signes ; lors petit Louis XI saluait de la main ;

. . . .

l'infini bercement des vagues de la plaine ! ô tous ces clairs villages bercés au flot des herbes !... (quelqu'un dodeline sur sa jument) ;
lorsqu'il s'aventurait, le soir, dans les faubourgs une musique guerrière, souvent, l'accompagnait : dans la rouge poussière du soleil couchant, une troupe enfantine frappant sur des chaudrons ; petit Louis XI marquait la mesure de son menton ;
le chapeau sur les yeux, il allait bien tranquille, et si parfois un bœuf le regardait passer, parfois un âne ou parfois un roquet, nul à la vérité ne le reconnaissait ;
tantôt petit Louis XI écoutant l'angélus, dans le vent qui venait chargé de souvenirs ;
tantôt petit Louis XI au fond du crépuscule : il semble qu'il avance, on dirait qu'il recule ;
ou Louis XI fin et noir, sur le fond des étoiles, petit Louis XI, bercé dans un rayon de lune, petit Louis XI, la face au ciel, son petit cul bercé sur sa jument, sa fine tête valoise rêvant de force universelle, petit Louis XI matois, *cherchant Dieu son complice, dans les provinces du firmament.*

J'ai souligné le dernier trait, parce qu'il élargit singulièrement l'horizon. Il laisse apercevoir la projection souveraine de cette silhouette de faux paysan sur le Destin. C'est que, si Paul Fort s'amuse de Louis XI, qui « rêve d'allier la gloire avec l'économie», il rit de l'économie, mais respecte la gloire. Dans une scène saisissante, il rend un bel hommage à son héros par la bouche du roi René, vieux poète timoré, qui n'oserait bousculer une syllabe muette, mais qui toutefois est plus intelligent que nos modernes Dorchains, car il est capable de comprendre Louis XI, et il s'écrie :

L'avenir ! L'avenir ! Ta vie en est brûlante. Ton haleine prend feu quand ta main, qui avance, porte dans l'inconnu son geste desséché. Certains t'ont vu sournois ? Tu n'es que haletant... Une bête traquée oblique sous un bois,

cherchant l'onde où glacer sa fièvre, laver son sang. Toi, tu cherches l'étang où laver le vieux monde ; haletant, tu ne veux mourir qu'en cette eau-là. Je te comprends, mon fils, depuis longtemps déjà. Laisse-moi les vieilleries ! C'est juste, je te l'accorde. Elles ne furent toujours ni trop belles ni trop bonnes. Mais le présent, mon fils, le présent, qu'en fais-tu ? Ce n'est pas avec toutes tes diableries d'avenir, que tu rendras un peuple bien satisfait de toi.

François Villon, voyant le roi *pêcher* par hasard un oiseau, du bout de sa ligne dressée en l'air, s'était déjà écrié : « Ce bourgeois n'est pas dépourvu de lyrisme » (p. 160).

Il est avant tout pourvu de prudence et, dans l'un des chapitres les plus comiques, on le voit, ayant à mettre le feu à un bûcher, faire placer devant lui « le vaste et bon Tristan. — C'est, disait-il, pour plus de sûreté. — Puis il allongea le bras entre les jambes du compère... »

Pourtant, ce roi de la prévoyance n'est pas un poltron, car, captif et menacé de mort à Péronne, on l'a entendu plaisanter Tristan, puis faire jouer, avec une présence d'esprit admirable, toute son astuce et toute sa rouerie pour enjôler et empaumer Charles le Furieux.

Et dans ce dialogue entre Louis XI et Commines à Péronne, n'y a-t-il pas un sentiment vraiment royal d'énergie et de volonté ?

— Avez-vous bien dormi, mon prince ?... Tenez, le soleil vient baiser vos fenêtres.

— Dormi ? couci-couci. Le soleil ?... le soleil est le bienvenu lorsqu'il entre chez un roi. Pâques-Dieu ! Commines, ne dis pas deux choses à la fois.

— Ce lit est tout douillet.

— Fort doux, Commines, à fondre sous mon poids. Oui, mais je n'aime tant les douceurs... Mieux vaut planches que plumes à qui n'est pas dormeur. Plumes sont traîtresses, vous enveloppent, vous bercent, finalement vous endorment : lors, on n'est plus à soi. Mais, Pâques-Dieu ! Commines, plumes ne peuvent rien contre la volonté d'un roi.

Plus loin, dans la même conversation, Louis XI déclare :

— Ah ! Commines, que me demandais-tu tout à l'heure ? Si j'avais bien dormi ? Je ne dors pas quand j'ai peur.

— Peur?
— Hé là, comprends-moi. J'aime fort à surveiller ce que je ne connais pas. A Dieu ne plaise, Commines, que je craigne autre chose... que ce qui m'est inconnu. Cela, je le crains bien.

Avec le vieux duc Philippe, avec Charles de Bourgogne, avec maints autres personnages auxquels il veut chiper jusqu'à leur bonnet (p. 52), Louis XI fait volontiers la chattemite. Mais pour gagner Commines, pour l'attacher à lui, il sait qu'il faut s'y prendre autrement ; et il lui découvre sa puissance cachée, il se montre « homme considérable », il lui dit dans une effusion qui, pour être sincère, n'en est pas moins encore de la bonne politique :

— Je suis une force, Commines, qu'on ne peut arrêter.
Commines répond :

— Une force? une force ? une force, mais pour quoi?
— Autant que je puis le savoir, en me regardant faire, pour dévaliser le Temps chaque jour au coin d'un bois.
— Quel bois ?...
— C'est image. — Et pour répandre à terre son sac de préjugés, d'usages, de coutumes, de vieilles morales usées. Oh! j'ai fort à lutter. Le Temps avec sa faux fait de fiers moulinets! Pourtant, j'en viens à bout, mon bourdon est solide, et je suis adroit comme un singe pour retourner le sac où s'engloutissent toutes les erreurs qu'il glane.
— C'est toujours image?
— A ton gré. Or, le vieux Temps me cède la place, il fuit! — il a de bonnesjambes, et je ne puis le rattraper. Il retourne dans le monde refaire sa provende. Car le Temps se nourrit de vieilles morales usées. Ah ! le glouton, mange-t-il de préjugés ! Ce sont, paraît-il, légumes toujours tendres. Aussi, comme il les soigne, et tout autour du monde ! Chaque soir, il arrose le grand jardin de l'humanité avec son grand arrosoir étoilé : le ciel d'étoiles, qui, nous voyant si bêtes, pleure sur nous de la rosée. Et cette eau malicieuse fait pousser hors des têtes, et tout d'abord, l'idée d'une divinité, et les autres vieilleries ne tardent pas à monter, des bouches, des cœurs, des reins, des sexes...
— Sire, vous blasphémez!
— Sainte-Marie! est-ce possible ?... Vite alors, mon chapelet! Non. J'ai encore quelque peu à pécher. Je m'absoudrai du tout ensemble.

— Tiens, tiens, serait-ce à l'homme que je viens de m'adresser ?...

— Nenni, c'est à la force. Tu as raison, ça ne compte. Bref — ne me coupe plus insidieusement comme tu le fais — j'espère bien, un jour, saisir la faux du Temps et lui donner de mon bourdon sur les tempes. Beau réveil au tambour sur toute l'humanité ! Avec sa propre faux je découdrai le Temps, et j'enterrerai le tout chaudement dans ma conscience. Puis, devenu puissant comme lui, le digérant, j'irai donc à mon tour me promener par le monde, et, d'un bissac à moi et que je t'ai celé, je laisserai tomber la semaille du bon sens. Plus riche que le Temps mangeur de vieux oignons, je me paierai la terre entière ! je la grignoterai jusqu'à l'humus, jusqu'aux rochers, pour qu'une fois au monde les choses se renouvellent, et pour qu'une fois au monde plus rien ne recommence. Dans l'humus des vieux germes que j'aurai bien mâchés, alors je resèmerai ! alors je resèmerai... Plus riche que le Temps ancien, j'aurai deux noms ! On m'appellera la Science et la Révolution ! Vois-tu, Commines, vois-tu, dans ton petit horizon, passer le père la Science, et vois-tu, trottinant, sec comme un coup de trique, ce jaune petit vieillard à perruque, ricanant, c'est le petit compère la Révolution. — Mais pour qu'avec des yeux nouveaux chacun me suive, une nuit j'arracherai les vieux yeux endormis, et, sous les paupières creuses, j'insufflerai ma vie et les globules de ma salive ! — Maître Olivier, qui n'est point un sot, quand je lui dis ceci, eut le bon goût de s'agenouiller. Toi, que fais-tu ?

— Je ris !

— C'est louche ... Toutefois, c'est crâne, et ça ne me déplaît pas.

On n'a pas besoin de faire remarquer combien ce morceau est original, coloré, verveux. Mais quelle variété, quand on feuillette le livre ! Dans les dialogues entre Louis XI et Olivier, Tristan, c'est le ton familier, fourmillant de trouvailles ingénieuses, de saillies drôlatiques. La manière dont Paul Fort décrit ces compères, s'occupant à cuisiner les « gentils bienfaits » de la politique, révèle de sa part une singulière pénétration. L'âme populaire, naïve, ignorante, pleine de stupidité et pourtant de bon sens, est peinte avec autant de naturel que de comique dans le chapitre où maître Simon Badelorge, maître Yves de La-Dehors et dame Huguette s'entretiennent « de guerre et de misère, de faim gueuse et du roi ».

Le pittoresque est partout, et il suffit d'évoquer la description des États Généraux, la « pêche miraculeuse », le chapitre sur François Villon et la Grève, l'étonnant récit de « l'héroïque résistance de la ville de Beauvais » et de ce qu'on jetait à Monseigneur Charles et à ses troupes.

Et lorsqu'avec ses gens il grimpait à l'échelle, que leur jetait-on, dites-moi ? — des poulets ? non pas, — des radis ? du beurre ? vous êtes dans l'erreur, — des agneaux ? des bœufs ? plus souvent ! — des fraises à la crème, des melons ? des salsifis ? fi ! vous vous moquez ! — On leur jetait du plomb fondu dans les prunelles, sur le nez, sous le nez des torches enflammées, comme roses écloses, bonnes à humer ; et par tout le corps un joyeux pêle-mêle de meubles, de pavés, d'ardoises, de boulets, de crachats, d'os rongés, d'ordures variées, de petits clous, de grands clous, d'enclumes, de marteaux, de casseroles, de piots, de papinettes en fer, d'assiettes, de fourchettes, de poêles, de cuillers, d'encre, d'urine, de graisse et d'huile bouillantes, que sais-je ? de tombeaux, de margelles, de cloisons, de gouttières, de toits, de clochers, de cloches, de clochettes, qui tintinnabulaient gracieusement sur les têtes.

Que leur jetait-on encore pour ne point mentir ?

Ah ! maints objets moult contondants, tranchants, affûtés, affilés, en douille, grenus, cornus, en scie, en soc, de terre, de tôle, de pierre de taille, de fer, d'acier, arqués, hérissés, tordus, confus, tout mal fichus, moussus, rouillés, éraillés, en lanières, en coin, en creux, en crible, en croix, en cric, en croc, sonnants, crissants, sifflants et ronflants, faisant humph, ouf, louf, pouf, bring, sring, tringl, balaam, bottom, betting, batar, arara, raraboum, bul, bul, breloc, relic, relaps, mil, bomb, marl, broug, batacl, mirobol, pic, poc, quett, strict, pac, diex, mec, pett, sec, sic, soïf, flic, faïm, bric, broc, brrrrr..., qui enfonçaient les crânes, élargissaient les nez, tricotaient les oreilles, écarquillaient les bouches, faisaient voler les dents, les doigts, les coudes, les bras, les mentons, les pommettes, mariaient les yeux, en dédaignaient l'omelette, désossaient les épaules, abrutissaient le thorax, décourageaient les cœurs, mettaient l'intrus au ventre, scrutaient une fesse puis l'autre, en tiraient faux boyaux, faisaient de couilles bouillie décevante, de cuisses cuissettes, de rotules billes et développaient les pieds, ou coupaient l'homme en cinq, six, sept, voire.

Oui-dà, encore, que leur jetait-on ?

Des cadavres, des injures, des merdailles et des flèches ?
Bien mieux ! (frissonnez avec moi) — des maisons. Et peu s'en fallut que, par-dessus la ville, on ne leur jetât la ville entière !

Contrastant avec cette truculence, qui fait ici de Paul Fort l'émule de Rabelais, la poésie délicate, le lyrisme en fleurs s'épanouit dans de fines miniatures de villes, dans de brillantes notations de voyages.

Rouge et or dans la nuit fut aperçu Paris.
— Voyez plus près, cher oncle. Si votre enfant terrible ne fait signe, c'est bon signe.
Or, ce rouge et cet or, c'étaient les fleurs de fête, les drapeaux et les flammes, aux lueurs des feux de joie, c'étaient les torches d'or, les drapeaux et les fleurs, que Paris, la bonne ville, agitait vers son roi !
— Goûtez-vous pas, mon oncle, une telle nuit d'été ?
Il venait des étoiles comme une odeur de miel, et dans le ciel doré volaient des astres bleus, et c'étaient, les étoiles, comme un essaim d'abeilles, ailes bleues adorantes autour d'un lys doré.
— Ah ! les gentils présages des soirs d'été, cher oncle ! D'une hauteur de lune, cela sent son espoir...
— Hé là, beau neveu, que dites-vous d'espérer ? Etes-vous dépité ? N'êtes-vous pas heureux ?
Très doux le roi de France se mit à siffloter, — et la lune ourlait d'or son chaperon loqueté (p. 15-16).

Mais avec quel art étrange et nouveau Paul Fort concilie la couleur humoriste qu'il a adoptée avec le pathétique le plus sincère ! Voyez Louis XI apprenant la mort de son fils naturel : ce sont de vrais cris humains.

La nuit glisse épaisse et froide dans Paris. Deux ombres dans l'ombre, deux petites ombres maigres s'agitent frileusement, puis glissent dans la nuit.
— Doux sire, j'ai juré. Cette nuit, nous partons.
— C'est bien, suis-moi, suis-moi.
De petites ruelles en petites ruelles, deux petites ombres maigres s'agitent dans le froid — puis s'arrêtent.
Là, devant une masure à demi enterrée, une voix, une petite voix aigre-douce, aigrelette, une petite voix que mouillent des sanglots :

— Je ne suis lion, ni loup, ni renard, je suis un homme, Croy. Frappe à cette porte, Croy ! Ici, bien. Appelle : Dame Simonne des Chaînes !

— Dame Simonne des Chaînes !

— Bien. Ecoute, écoute !... Demande s'il n'est pas mort, hier, quelqu'un chez elle.

— Dame Simonne ! Est-il mort, hier, quelqu'un ici ?

— Hélas ! doux seigneur ! vous le savez donc, vous ? Mon fils Joachim, mon fils, la nuit dernière.

— Je ne suis lion, ni loup, ni renard, je suis un homme. Croy, reviens, soutiens-moi ! Joachim !... Croy ! je ne suis lion, ni loup, ni renard, je suis tous trois. Croy, je suis un homme. Adieu, ô petit être !... Joachim ! Joachim ! Allons, bien ! partons. Dame Simonne me fut... Dame Simonne m'était... Je suis un homme, Croy, je pleure un petit être... Joachim ! Hélas !... mon petit enfant...

La nuit glisse, épaisse et froide dans Paris, deux petites ombres maigres butent, glissent, s'agitent. Oh ! quelle petite voix aigrelette, aigrelette... Oh ! ses petits cris déchirés.

Si les personnages du *Roman de Louis XI* prennent parfois, pour nous amuser, des allures de marionnettes, on ne s'en aperçoit pas moins qu'ils sont composés fort sérieusement, et qu'une âme réelle, compliquée et profonde, habite ces corps que des ficelles symboliques font danser. Certes, ils sont vivants comme la vie, et l'on a la sensation de les voir et de les entendre. Le héros principal est une merveille de psychologie. Mais pour analyser entièrement ce Louis XI de notre auteur, il faudrait écrire un volume. Bornons-nous donc à constater que Paul Fort seul pouvait, sans en faire l'image confuse du chaos, accorder dans une figure tant de contrastes si opposés, et tirer une harmonie parfaite de ces mille nuances qui vont de la bouffonnerie à la grandeur.

Le *Roman de Louis XI* a quelques longueurs peut-être, mais qui ne les pardonnerait ? Il arrive d'aventure que la « bonne humeur » préconçue de la forme rencontre un fond grave, où l'on craint de la voir embarrassée. Mais elle passe à travers l'obstacle avec une victorieuse habileté, et c'est un miracle que, durant 420 pages, parmi les péripéties les plus diverses et les épisodes pittoresques, amusants, dramatiques, l'auteur ait pu soutenir avec naturel ce ton qui exprime même le pathétique et le sublime, et pourtant ne sort jamais complètement du plaisant, bien qu'il monte et descende une vaste échelle de notes. Paul

Fort a été plus que bien servi par son style qui, comme l'être changeant de la fable, sait se faire tantôt oiseau, tantôt souris, tantôt oiseau et souris, et semble avoir dérobé pour le *Roman de Louis XI*, outre l'ingéniosité de Protée, l'abondance, la verve, la saveur, du style de Rabelais : sans recherches pédantes d'ailleurs, et sans archaïsmes ennuyeux. Un style évocateur qui semble souvent d'autrefois, et qui est absolument d'aujourd'hui.

*
* *

Avril 1900 ! *Les Idylles antiques !* La grâce grecque donnant la main à l'esprit français, dans des paysages d'une fraîcheur très moderne ! Morphée, Galatée, Icare, les Faunes, les Napées, Néère, Vénus, Hécate, Prométhée, Hélène, Jason et son voyage, Ménalque et sa coupe ! La splendeur des dieux, la beauté des nymphes, les images charmantes, les envolées dorées comme un premier amour ! En voulez-vous ? Feuilletez sans chercher !

> Argo, navire ailé, construit pour l'aventure, lorsqu'à tes flancs cinquante rames respiraient, ton vol franchissait l'air en fauchant l'eau, navire ! et cinquante héros, sur les rames, chantaient.

> ... Onde vive, onde ailée, ô vigueur matinale, aspirez au ciel pur ! et déjà les sirènes, toutes levées ensemble étirent leurs bras pâles, tendent leurs cheveux d'or comme de grandes ailes.

> ... Alors, ce fut la fuite, en houle, vers les plaines, des naïdes traînant les rubans argentins des sources à leur taille, ou portant les fontaines en jaillissantes fleurs d'écume entre leurs seins.

> ... Pan noir donne la chasse à l'innocente Eglé, et leur fuite autour d'eux fait gerber la rosée.

> ... Vénus a pris ma lyre et la tend aux étoiles. Et le souffle des dieux, ivre, la fait chanter, et les sept cordes vibrent, et leurs sept rayons pâles répandent l'harmonie dans la nuit enchantée, — de la Lyre et du Rythme étant les sept clartés !

> ... Phébus couvre de roses la barbe de la nuit.

Paul Fort, qui est l'amant de cœur de la nature et qui a tout chanté, pouvait-il ne pas célébrer la beauté païenne? Plusieurs de ses « idylles antiques » sont des hymnes. Plusieurs (*Bacchus et Ariane, Le Sylvain fou*, etc.) débordent d'une chaude et splendide ivresse dyonisiaque. La volupté cruelle, l'amour tyran, ont une étrange intensité dans *Hercule et Omphale*. L'imagination spontanée, fantaisiste, délirante et vraie comme une danse des grelots de la folie, éclate dans *Aculinus*.

Je voudrais reproduire *Icare*, avec son bel essor lyrique :

> Mais toi, Grèce, ô pays des gouffres et des ailes, limpide du cristal des vallons abrités, dans ton geste de foi vertigineux, plus belle, demeure vers l'azur éternellement sculptée.

Mais je suis, d'autre part, sollicité par *Morphée*, et je ne puis résister au désir de copier toutes ces strophes de lumière.

> Par les étés chanteurs et sous les beaux soleils, l'herbe sur toutes choses se faisant admirer, les nymphes et les dieux s'en vont courir les plaines, poursuivis par l'essaim de leurs cheveux dorés.
>
> Les bourdons bleus, taquins, ronflent sur leurs épaules. Les coccinelles agrafent des fleurs à leurs mollets. Aux seins roses des nymphes, de grands papillons jaunes palpitent, et les talons traînent des scarabées.
>
> Sur le flanc des coteaux que le soleil argente, les brunes oréades sortent des petits temples, et, lumières des bois, les dryades ensemble glissent leurs tailles nues aux bleus écarts des branches.
>
> De roses, d'aubépine ou d'algues couronnées, aux bras fauves des faunes, les nymphes s'abandonnent. « Levez, comme une aurore, vos bras dans l'air troublé, Eunice, Eglé, Naïs, Eione, Galatée !
>
> « Dérobe sous les blés ta sveltesse, Phrixa ! Pan te suit, les deux cornes brûlantes de soleil. Le frou-frou de ta course dans les gerbes, Phrixa, a réveillé chez lui plus d'un désir cruel.
>
> « Et toi, Pan souple et noir, dieu courant, penche-toi : hume sur les bleuets la trace d'un beau pas, cueille un talon ! attire toute la fleur vermeille. Les blés, pour tes ébats, vont s'ouvrir en corbeille. »

Soudain, ô que de nymphes s'enfuient vers l'horizon! O combien de naïades se fondent en rosée ! Sous ses voiles ténébreux voici venir Morphée. Les dryades craintives se groupent en buissons.

Les sylvains, aux coteaux, gagnent les tournants brusques. Leurs cornes ont disparu comme des feux follets. Morphée, dieu de ténèbres, vient de l'aube, affolé. Le poing chaud du soleil le poursuit à la nuque.

Il aspire à longs traits les touffeurs de l'été, il titube, Morphée, le dieu aux pieds de laine! il est ivre d'air chaud, il tourne sur lui-même, et déchire ses voiles de son bras écarté.

L'herbe d'une ombre moite environne son corps. Il s'étire dans l'herbe en regardant les cieux. Le soleil au zénith plonge au fond de ses yeux. Il tombe ! et ses yeux d'eau fument sous leurs cils d'or.

Morphée, d'un cou superbe, et défiant encore le soleil où tournoient des pavots insensés, soulève une poitrine ruisselante, étoilée... L'universel azur miroite sur son corps.

Bientôt, ses cheveux roux, attirant les abeilles, font un lit de murmure à son visage en feu. Sur son ventre ses poings dorment, gonflés de veines. Et dans le gazon tiède j'entends ronfler un dieu.

Que brusquement Diane au son du cor l'éveille, haute sur la lisière, appelant autour d'elle ses lévriers couleur de lune, frappant d'effroi les doux chevreuils couchés dans les fraises des bois.

C'est par les nuits d'été que Morphée est superbe ! que Morphée se levant dans la fraîcheur des herbes, emplit les cieux d'abeilles en secouant ses cheveux. Et les astres bourdonnent sous la ruche des cieux.

Les *Idylles antiques* sont suivies de poèmes modernes (*Intermezzo, Les Jeux de l'Hiver et du Printemps*), moins éclatants, plus reposés, mais d'un charme plus pénétrant peut-être : ce sont les couples dans la forêt, les gestes gentils et les lueurs légères que l'amour cueille au vol. Ce sont de belles et rieuses visions : Suzon, les deux Hélènes. « Et des zéphyrs chantaient, dans l'heure paresseuse, le printemps étendu sur la terre amoureuse. »

Rien n'est évocateur comme certains de ces poèmes. Citerai-je quelques stances de *La Noël* ?

Une cloche a tinté, voici la nuit chrétienne. Toute la plaine chante. O que la neige est claire ! Est-ce que les étoiles sont plus près de la terre ? Une cloche a tinté sur la foi d'une étoile.

Minuit, mol abandon des clartés éternelles... O que le ciel est noir au-dessus des étoiles ! Ecoute le bruit doux de leur chute sur la neige. Voici la nuit chrétienne et la nuit musicale.

Et voici la Noël, la fête des étoiles ! Ecoute la folle ronde des étoiles sur la neige. Comme de grandes ailes d'ange (écoute) à leur passage, les peupliers agitent leurs palmes de cristal....

Mais vois tourner, autour du clocher musical, cette étoile bleuâtre et, devant nous, Stuart, mille étoiles gaîment sautiller sur la mare. Les peupliers agitent, agitent leurs cristaux : écoute encore, écoute en rire les roseaux.

... Ecoutez les trompettes, écoutez les flutiaux ! Gloire à Dieu ! nous avons rejoint la caravane. A chaque bond la cloche essaime des étoiles. Des voies lactées murmurent aux plis de nos manteaux. — Une rosée d'étoiles fait se cambrer les palmes...

. . . .

On dirait que c'est aussi d'une étoile, d'une étoile rajeunie de la Pléiade, qu'est tombé ce poème, *Le Souvenir*, qui termine les jeux charmants sur une note de douce mélancolie.

Pour t'avoir vu sourire, ô brune et rose plaine, entre la lune blonde et le couchant doré, j'ai cru revivre un peu ces moments adorés où Suzon souriait entre les deux Hélènes.

Le soir a ruiné ma belle rêverie. Entre les deux lumières la plaine s'est voilée... La brune loin des blondes, hélas ! s'en est allée. Un soir vint effacer son jeune et doux sourire.

Les lunes, les soleils, enchanteurs de tes plaines, le sourire des belles ou leurs cheveux dorés, un soir, un plus grand soir, qui viendra les pleurer, ô Nature, dis-moi, si rien n'est éternel ?

Au total, ce livre de lumière, de fougue et de charme, nous montre Paul Fort ayant conservé tous ses dons variés et les répan-

dant plus clairs, plus mûrs, plus intenses, plus sûrs d'eux-mêmes, aussi *classiques* enfin que le permet leur inimitable originalité.



Paul Fort a déjà été une foule d'êtres et d'âmes. Quelques mois après les *Idylles antiques*, dans *L'Amour marin*, le voici matelot. Il s'est replongé dans la poésie populaire, et il bat le rythme des cordes fortes, rudes, parfois brutales, quelquefois singulièrement câlines et sensibles.

> Je viens reposer mon front sur toi, ma mère ! J'ai aimé trois femmes, paraît qu' j'ai fauté. J'ai aimé trois femmes pour m'y satisfaire, et pour satisfaire un cœur plein d' péchés.
>
> J' les aimais ensemble, c'est là ma douleur. T'y comprends rien, toi, qui n'aimes que ton fils. Mais t'as dû pécher aussi par caprice, pour faire un enfant si plein de douleur...

Quel accent de sincérité, *trouvé*, non cherché ? Les poèmes de ce livre sont pleins de cris humains. Mais cependant, *L'Amour marin* est le plus souvent robuste, et c'est même un gai luron endiablé.

> On les r'trouve en raccourci, dans nos p'tits amours d'un jour, toutes les joies, tous les soucis des amours qui durent toujours !
>
> C'est là l' sort de la marine et de toutes nos p'tites chéries. On accoste. Vite ! un bec pour nos baisers, l' corps avec.
>
> Et les joies et les bouderies, les fâcheries, les bons retours, il y a tout, en raccourci, des grands amours dans nos p'tits.
>
> Tout c' qu'on fait dans un seul jour ! et comme on allonge le temps ! Plus d' trois fois, dans un seul jour, content, pas content, content.
>
> On a ri, on s'est baisé sur les neunœils, les nénés, dans les ch'veux à pleins bécots, pondus comme des œufs tout chauds.

. . . .

On allume la chandelle, on s' montre dans toute sa beauté ! Vite, on se r'couche, on se r'lève, on s'étire, — c'est l'été.

Y a dans la chambre une odeur d'amour tendre et de goudron. Ça vous met la joie au cœur, la peine aussi, et c'est bon.

... Et l'on garde la chandelle, pour mieux s' voir et s'admirer. On se jure d'être fidèles. On s'écoute soupirer.

Et tout à coup, v'là qu'on pleure, sans savoir pourquoi, mon Dieu ! et qu'on veut s' tuer tous les deux, et qu'on s' ravise, cœur à cœur.

Alors, on s' dit toute sa vie. Ça vous intéresse bien peu. Mais ça n' fait rien, on s' la dit. Et l'on croit qu'on s' comprend mieux.

On s' découvre des qualités, on s' connaît, on s' plaint, et puis, demain, comme il faut s' quitter, on n' dit plus rien d' toute la nuit.

On n'est pas là pour causer... Mais on pense, même dans l'amour. On pense que, d'main, il f'ra jour, et qu' c'est une calamité.

C'est là l' sort de la marine, et de toutes nos p'tites chéries. On s'accoste. Mais on devine qu' ça n' sera pas le paradis.

On aura beau s' dépêcher, faire, bon Dieu ! la pige au temps, et l' bourrer de tous nos péchés, ça n' sera pas ça, et pourtant

toutes les joies, tous les soucis des amours qui durent toujours, on les r'trouve, en raccourci, dans nos p'tits amours d'un jour.

Mais la nuit se continue. Elle ronfle, la petite poupée, plus doucement, sur son bras nu, qu'une souris dans du blé.

Alors, quoi ! faut-y pas se plaindre, ah ! faut-y pas bougonner, de voir la chandelle s'éteindre en fondant sur la ch'minée.

On r'garde au mur quelque chose, qui grimpe jusqu'au plafond... Ah ! saleté, c'est gris, c'est rose... V'là l' jour rose comme un cochon !

On pleure contre l'oreiller. Y en avait qu'un pour nous deux. Ça suffit !... on s' lève... adieu... On part sans la réveiller.

... Et l'on s' demande, malheureux, quand on voulait s' tuer tous deux, rester là, s'éterniser, pourquoi qu'on s'est ravisé ?

Ce poème, exquis sous un vêtement grossier, cette chanson de naïf cynisme, de fier courage et de mâle souffrance, n'est-elle pas bien touchante ? Le mélange de rudesse et de sentiment, de poésie et de réalisme, est un des meilleurs attraits du recueil, et *L'Amour marin* restera, dans notre littérature, comme un des livres les plus vibrants, les plus chargés d'électricité humaine et d'éclairs soudains et profonds.

***

S'il fallait chercher un illustre antécédent à *Paris sentimental*, on songerait à *La Fête chez Thérèse*, de Victor Hugo. Mais la différence est grande. Hugo, même quand il se fait familier, reste le puissant forgeur de plastique, et chez lui le poème pétrit le récit, plutôt qu'ils ne se fondent l'un dans l'autre. Dans *Paris sentimental* au contraire, la fusion est naturelle et parfaite du récit anecdotique, extérieur et de la poésie intime. L'auteur y est aidé par la forme hybride de sa « prose en vers ». Mais il l'est surtout par son merveilleux tempérament de poète. Comme le roi de la fable, qui ne pouvait toucher un objet quelconque sans le transformer en or, les sens de Paul Fort changent en poésie tout ce qu'ils perçoivent, même le détail le plus vulgaire ; et ils ne sauraient s'en empêcher, car c'est leur nature qui les y oblige.

Paul Fort a passé la nuit à « promener ses petits ennuis » sur le boulevard Sébastopol, mais avec l'aurore, il voit « en rose les maisons noires ».

Il n'est plus question de mourir. Je vois flamber l'or des enseignes, rougir les arbres et l'air rougir. J'ai chaud à ravir, et je t'aime,

ô petite fille qui patauges par toutes les roses du trottoir, et j'oublie, petite fée de l'aube, toutes les mauvaises filles du soir.

Un baiser, oui ! et je te donne toutes les roses de ce beau sol, et les lettres d'or des balcons, et le boulevard Sébastopol, la gare de l'Est à l'horizon !

Triomphe !... à ce baiser ravi, les maisons luisent jusqu'au faîte. — Accepterez-vous d'un poète la Rose ardente de Paris ?

et les ailes d'or de la Victoire sur la fontaine du Châtelet ? et ses deux couronnes à la gloire de notre amour, si tu voulais ?

Paris sentimental, c'est « le roman de nos vingt ans », l'étudiant qui répand et prodigue, dans les gaies aventures et les peines de cœur, sa jeunesse à la fois ardente et insouciante.

C'est à Bullier que je scintille, moi, Grand-Maître des Sentiments. J'y mène mon chapeau Rembrandt, et ma cravate en foulard noir où l'effigie d'un César brille, faisant bien ressortir la soie, et ma redingote, à l'instar d'un Berlioz ou d'un Delacroix, d'un Hamlet de dix-huit cent trente menant sa peine à la Courtille, et mon amertume indolente à chercher Manon qui me fuit, car mon ombre sur l'escalier, quand je descends, noir, dans Bullier, traîne à mes pas comme le suit le manteau de Mounet-Sully !

Si cette déclaration d'homme fatal vous fait un peu sourire, vous sentez bien que le poète est le premier à en sourire lui-même. Et cela n'empêche pas son âme d'être sincère dans les fantaisies les plus folles et les plus fantasques. Pleine de l'émerveillement de goûter et de célébrer toutes les manifestations de la vie et du rêve, elle sait que le « roman de nos vingt ans » peut tout se permettre et que, s'il lui plaît d'être parfois ultra-sentimental, ou puéril, ou geignard, toujours il sera touchant et jamais ne sera ridicule, tant il aura le vivant parfum de la fleur de jeunesse. Et s'il l'eût jamais, c'est dans ce recueil de Paul Fort.

Le meilleur moyen de prouver ce qu'on dit des poètes étant de leur donner la parole, voici une partie du *Premier rendez-vous,* au square Monge.

Ivresse du printemps ! et le gazon tourne autour de la statue de Voltaire. — Ah ! vraiment, c'est d'un beau vert, c'est très joli, le square Monge : herbe verte, grille et

bancs verts, gardien vert, c'est, quand j'y songe, un beau coin de l'univers. — Ivresse du printemps ! et le gazon tourne autour de la statue de Voltaire.

Et c'est plein d'oiseaux dans les arbres pâles, où le ciel ouvre ses fleurs bleues. — Les pigeons s'aiment d'amour tendre. Les moineaux remuent leur queue. J'attends... Oh ! je suis heureux, dans ce délice de l'attendre. Je suis gai, fou, amoureux ! — et c'est plein d'oiseaux dans les arbres pâles, où le ciel ouvre ses fleurs bleues.

Je monte sur les bancs couleur d'espérance, ou bien je fais de l'équilibre... sur les arceaux du parterre, devant la statue de Voltaire. Vive tout ! vive moi ! vive la France ! Il n'est rien que je n'espère. J'ai les ailes de l'espérance. — Je monte sur les bancs pour quitter la terre, ou bien je fais de l'équilibre.

Elle a dit : une heure ; il n'est que midi ! Aux amoureux l'heure est brève. — L'oiseau chante, le soleil rêve. Chaque fois qu'Adam rencontre Eve, il leur faut un paradis. Derrière la grille, au soleil, l'omnibus y pense engourdi. — Elle a dit : une heure ; il n'est que midi ! Aux amoureux l'heure est brève.

...Les arbres s'enfeuillent au chant des oiseaux. Le bourgeon de mon cœur éclate ! — Et je vacille rien qu'à voir les diamants de l'arrosoir envelopper l'herbe d'une bruine. Un arc-en-ciel part de l'échine du philosophe, et va trembler dans les branches d'un marronnier. — Les arbres s'enfeuillent au chant des oiseaux. Le bourgeon de mon cœur éclate.

... Ah ! printemps, quel feu monte de la terre ! quel feu descend du ciel, printemps ! — Devant la statue de Voltaire, j'attends ma nouvelle Manon. Et cependant qu'elle tarde, Voltaire, assis, est patient : je regarde ce qu'il regarde, une pâquerette dans le gazon. J'attends. — J'attends, ô ciel ! j'attends, ô terre ! sous toutes les flammes du printemps !

Deux heures. Eparpillons cette marguerite. « Un peu, beaucoup, passionnément... » — Passionnément, petite Manon, viens vite, accours, je t'en supplie. — Hé ! toi, tu souris d'un sourire à me rendre fort mécontent. Sale encyclopédiste ! — Oh !... La voici sous toutes les flammes du printemps !...

Et les arbres tournent et le gazon tourne autour de la statue de Voltaire. — Décidément, c'est d'un beau vert, c'est

délicieux, le square Monge : herbe verte, grille et bancs verts, gardien vert, c'est, quand j'y songe, un beau coin de l'univers. Je monte sur un banc couleur d'espérance. On doit me voir de toute la France !

Au Luxembourg, où le poète et l'amour se promènent, le bassin « respire un jet d'eau qui se pâme et, sur sa propre image, en mourant vient chanter ».

Et comme dans la bouche un fruit délicieux, les arbres veloutés me fondent dans les yeux.

Poésie étonnamment pure qui, faite de sensations vives, peut, sans jamais cesser d'être la fraîche poésie, aller partout, décrire et chanter tout, une visite à l'Exposition, une soirée à Bullier, une bataille de dames au moulin d'Orgemont, les songeries déambulatoires, la « bohème du cœur » et les « romances d'un sou ».

Le symbole de cette poésie, je le vois dans une bien jolie image. Le poète, décrivant le combat nocturne de deux belles bacchantes, Manon et Jeanne la Rouquine, nous confie :

Je me suis arrêté, je renverse la tête : ainsi je vois très bien la lutte, en silhouette, entre ces quatre étoiles du Chariot de David.

Telle est bien la poésie de Paul Fort : elle prend toute la vie, la vie gaie, dramatique, charmante, burlesque, étrange, banale, la vie méchante et toujours désirable, et, d'un geste ravi et malicieux d'enfant qui fait un bon tour, elle la lance aux étoiles.

*
* *

Le septième recueil de Paul Fort se compose de deux parties très différentes.

La première est *Lucienne*, que l'auteur qualifie : « petit roman lyrique, marivaudages, lieds et madrigaux ».

Ce sont des coups de crayon léger, des éclairs d'impressions fugitives, rêveuses et passionnées, des commencements d'épîtres, qu'on dirait tracés par les lueurs et les ombres qui courent sur le papier. Et cela brille et rôde, en petits sursauts d'ailes inattendus.

Au risque de froisser les règles de la grammaire, tantôt je vous dis *vous*, tantôt je vous dis *tu*. « Je t'aime, car

vous m'aimez, laissez-moi t'embrasser. » Cela dépend de vos manières.

Cela dépend de tes manières. Et quand vous me brisez le cœur, ma bien-aimée, de ton mystérieux sourire — je saute par-dessus la syntaxe.

Donnons un échantillon de nuances justes et délicates !

Une rose jaune, plutôt qu'un œillet sombre, une rose jaune elle avait choisie : cette fleur seyait mieux au ton de son corsage.

Mais la rose voulait dire non, quand l'œillet sombre voulait dire oui. Et c'étaient les réponses à mon amour.

— Je sais bien, Lucienne, que l'amour ne se traite pas comme la guerre. Il y faut plus de stratégie, plus de patiente fantaisie.

— Ne faut-il pas que l'on y use de lenteurs et de coquetteries ? — Je n'ignore pas qu'on est mondaine, et ne sais-je pas qu'on est maligne ?

Dès que vous m'aurez dit : « Je vous aime », vous craignez que je ne vous aime plus, et cependant, vous m'aimeriez moins, si vous ne croyiez pas que je puisse vous tromper.

Voici donc l'éternel tourment que se donne l'amour à soi-même : vous ne m'aimez pas, je vous aime. Et c'est là l'éternel roman.

Si, par certaines gentillesses musquées et certaines flatteries subtiles, ces poèmes sont des marivaudages et des madrigaux, ils ont une sincérité d'accent et une ardeur d'amour qui renouvellent et vivifient le genre.

Exemple, cette évocation de la mort en volupté :

Te voici revenue câline dans mes bras. Ainsi l'on voudrait l'ombre et c'est le jour qui vient. O mon enfant, te bercerai-je, entre mes bras, de ce même mouvement dont tu berças mon cœur ?... Si tu pouvais mourir d'amour entre mes bras, mourir bercée avant que notre amour se meure, ah ! tu verrais de telles clartés avant l'heure !... Ainsi l'on attend l'ombre et c'est le jour qui vient.

La seconde partie du recueil est bien différente de la première.

Les Hymnes de Feu exaltent « la nuit d'étoiles, les visions de l'aube, le couchant mystique, l'harmonie de la mer, de la lune, de l'orage ».

L'enthousiasme lyrique projette sur ces scènes de la nature une frémissante transfiguration.

La philosophie de Paul Fort, qui est l'amour ardent et poétique de la vie, nous est déjà connue. Elle chante avec une fraîche et éclatante vigueur dans le premier hymne : *la Vision harmonieuse de la Terre*.

Epousez-vous, mes sens, toucher, regard, ouïe. J'ai gravi la montagne et je suis en plein ciel. La terre est sous mes yeux. Oh ! qu'elle me réjouit ! Vaporeuse à mes pieds, comme la terre est belle, et distincte et joyeuse au delà des vapeurs ! La courbe d'un vallon m'a fait battre le cœur. Et je sens que mon plus beau jour est aujourd'hui. Epousez-vous, mes sens, toucher, regard, ouïe.

Je vois la plaine au loin vibrante comme un son, qui parcourt la paroi remuée d'une cloche d'or. Doucement les moissons, frappées du soleil, sonnent. Un champ de coquelicots est comme un son plus fort. Jusqu'où le ciel rejoint la terre, la vibration parcourt la nappe immense des épis qui frissonnent. Que j'aime des grands blés la douce inflexion ! Et le bout de la plaine est mourant comme un son.

La terre je la vois, la terre je l'entends, la terre est sous mes yeux et vit dans mon oreille. Rythmique et musicale, elle est encore plus belle ! Ses bleus étages descendent, remontent, prennent un temps. Un lent dernier plateau de bruyère sur la plaine dévale, puis c'est la plaine avec ses moissons d'or ! La terre est sous mes yeux rythmique et musicale, et telle que je l'entends, plus musicale encore.

Je voudrais de mes doigts caresser la nature, comme un bel instrument qui réponde à mon rêve. — Faire sortir d'un chêne un son que l'air achève ! — Je vous ferais chanter comme la mer aux zéphirs, grands blés, si je pouvais m'étendre avec loisir, à la façon des vents heureux ; si je pouvais !... j'éprouverais partout la terre en son murmure. Je voudrais de mes doigts caresser la nature.

Mais toute la nature est au seuil de mon cœur. La terre et le soleil ont la même cadence, rythmée à l'unisson des battements de ma vie. La lumière du jour te pénètre,

ô ma vie ! Elle s'ajoute à moi comme une récompense, quand je laisse mes sens errer de l'astre aux fleurs. La terre et le soleil en moi sont en cadence,et toute la nature est entrée dans mon cœur.

Il est ivre de joie. — L'émotion se propage sur la terre, d'un grand vent de joie ivre agitée. Les blés s'embrassent, et dans les prairies enchantées le cou des peupliers se tourne et leur front nage, voluptueusement, au gré des vents d'été. Mon cœur a la nature entière pour empire. Elle est fondue en lui, et lui en elle. O vivre, ainsi, toujours, bercé du mouvement des arbres...

Et ne voyez-vous pas que les hommes seraient dieux, s'ils voulaient m'écouter, laisser vivre leurs sens, dans le vent, sur la terre, en plein ciel, et loin d'eux ! Ah ! que n'y mettent-ils un peu de complaisance ? Tout l'univers alors (récompense adorable !) serait leur âme éparse, leur cœur inépuisable. Et que dis-je ? Ils ont tous le moyen d'être heureux : « Laisse penser tes sens,homme, et tu es ton Dieu. »

Je regrette beaucoup que sa longueur ne me permette de citer que des fragments du poème intitulé : *Le Dauphin*.

Mer, prends-moi tout entier ! Je plonge en toi, je t'aime. De la métamorphose n'as-tu pas le pouvoir ? Que je serais heureux si, par un stratagème, j'allais suivre la troupe des souples dauphins noirs. Prête-moi leur haleine et ces beaux yeux d'eau bleue, qui peuvent sous tes eaux se recueillir et voir, et, pour nager en toi dans plus de nonchaloir, la peau glissante et lisse d'un corps voluptueux.

Les vagues, je les saute, et je joue avec elles. Mais c'est la grande houle qui va me rendre heureux. Dans la courbe des lames emporté jusqu'aux cieux, redescendre couvert d'humides étincelles !... L'orage est loin encore. Je sais qu'il faut attendre ; je serai patient : ma caresse vivante, vous me la rendrez, vagues, à l'heure généreuse. Et ma blanche poitrine sera votre amoureuse.

Je nage à fleur des eaux. Ma peau brille au soleil. Comme une algue d'argent, mon sillage me suit. Je l'abandonne et plonge et vais trouver la nuit. Mais la roue du soleil tourne dans les flots mêmes. Je tourne avec la roue du soleil dans les flots. Et je remonte au jour. Me voici. Ma peau brille. Un frisson de bonheur

alanguit mon échine. L'onde sous moi respire, et que l'azur est beau !

... Rêvons. L'écume autour de moi tremble et circule. D'oblongues bulles bleues s'envolent et je les suis : à mi-corps, je chavire. O la grande qui reluit! Je l'aurai. Je la manque. Ainsi ma nage ondule. — L'ouïe me chante, et mes yeux clignent vers un bruit. La mer crépite. C'est le typhon ! Je vois sa pluie... Mais non, c'est le beau jet marin de la baleine. Elle a chaud et s'arrose en rêvant au soleil.

... O molle forêt d'algues, bien huileuse et touffue, où la blondeur du jour s'échappe en longues franges du voile voyageur de ta cime étendue, que j'aime la mer verte assoupie sous tes branches ! Indolemment je nage dans les flots assourdis : et tout le long de mon ventre blanc, la caresse, tout le long de mes flancs, de mon dos, la paresse des algues, des flots lourds, des rayons endormis, en frissons somnolents dans mon cœur se prolongent, me laissent suspendu au fil berceur des songes.

... Allons voir, ô mon rêve, à quelle intime ardeur palpite et se soumet l'éternel Océan. J'ai déchiré la tiède enveloppe des courants, et me voici volant sur les chauds madrépores. Grande cuve où je sais que la Vie s'élabore, à qui l'univers doit les dauphins et leurs songes, — les forces de la Vie éclatent en phosphore, dans ton eau vigoureuse, où lumineux je plonge. Au fond des gouffres bleus bouillonnent les éponges. Les vertèbres des monts haussent leurs pics abrupts. Ce que je vois! O gouffres ! O mon vol éperdu ! Là, tout le mol azur des méduses respire, et la mousse géante se développe et s'étire. Est-ce dans l'horizon un éclair de chaleur ? Ce long désert de sable d'or n'est qu'une lueur... Ici la mort et là toute la vie qui bouge. De noirs varechs frissonnent sur un monde écroulé, où le front d'un pic laisse errer sa forêt rouge. Comme le fond des mers est vivant et ruiné!

... S'il est bon de rêver, que dirons-nous de vivre ? C'est ce que sur mon dos a pensé ma nageoire. Prise d'un gai vertige, elle m'a réveillé. Ho, ho ! ma queue ondule et ma nuque a tremblé. Qu'est-ce donc qui m'enivre? Où suis-je ? Ah ! le beau soir !... Ai-je pu dans la mer aussi longtemps rêver, quand sa belle surface est toute soulevée ? L'orage est beau, le ciel est beau, l'écume est belle. Voici la grande houle qui va me rendre heureux ! Ce n'est pas la tempête à vrai dire, et qu'importe ! Je

m'élance dans l'air,la vague me supporte.Il ne pleut pas, mais j'ai l'embrun. Je suis heureux. Dans la courbe des lames, je monte vers les cieux et redescends couvert d'humides étincelles.Je brouterai l'éclair,s'il vient me dénoncer à la foudre injurieuse. Ah ! laissez-moi passer ! Comme je dois être rouge par ce soleil de cuivre ! Qu'avais-je donc à rêver tout à l'heure ? Il faut vivre. Je suis fait pour le ciel, la mer et l'étendue. Je poursuis une vague amoureusement nue. Soudain, elle m'aveugle, et c'est pour mon plaisir. Cette autre a le sein déchiré de pâles hydres. Allons voir sur son dos ce que veut la jalouse. Car je les aime toutes, et il me les faut toutes,les gaies et les méchantes comme les langoureuses, et ma blanche poitrine a cent mille amoureuses. Combien j'en fais crier par un jour de tempête ? Il vaudrait mieux compter le sable des planètes, car jamais un dauphin ne se lasse d'aimer.J'en connais qui ressemblent aux arbres de la terre, d'autres à des colonnes, d'autres à des sirènes, mais vous ne saurez pas quelle est ma préférée. Il faut que j'aille voir ce grand soleil austère, qui s'entoure, avant de glisser dans la cohue, du mouvement superbe et tournoyant des nues. Pour l'orgueilleux voyage une route d'or est faite. Je sauterai, volant plutôt de crête en crête—précédant les dauphins en troupe aérienne — tous les bonds du reflet jusqu'au soleil lui-même !

Puisque je t'aime enfin, mer, prends-moi, ô veux-tu ? De la métamorphose n'as-tu pas le pouvoir ? Si tu le veux, je connaîtrai cette vertu qu'ils ont de te charmer, les souples dauphins noirs. Prête-moi leur haleine et ces beaux yeux d'eau bleue, qui peuvent sous tes eaux se recueillir et voir, et, pour plonger en toi dans plus de nonchaloir, un corps glissant à force d'être voluptueux !

Une nouvelle fois après tant d'autres, ce poème fait voir avec quelle maîtrise Paul Fort s'entend à mettre d'accord ces deux facultés : la sincérité du sentiment et la fantaisie de son inépuisable imagination.

*
* *

Si les volumes publiés à ce jour par Paul Fort devaient être jetés à la flamme et qu'il ne fût permis d'en sauver qu'un, il faudrait conserver de préférence celui qui contient le *Livre des Visions, Henri III* et *Coxcomb,* car on y retrouve, du cocasse au su-

blime, les faces les plus différentes de ce talent qui semble avoir encore gagné en puissance évocatrice.

Je ne sais rien de plus pénétrant que certaines *Visions* épanouies en poésie féerique. Ici encore la simple reproduction d'un poème en dira plus que tous les commentaires.

PHILOMÈLE

Chante au cœur du silence, ô rossignol caché ! Tout le jardin de roses écoute et s'est penché.

L'aile du clair de lune à peine glisse-t-elle. Pas un souffle en ces roses où chante Philomèle ?

Pas un souffle en ces roses dont le parfum s'accroît de ne pouvoir jeter leur âme à cette voix !

Le chant du rossignol est, dans la nuit sereine, comme un appel aux dieux de l'Ombre souterraine,

mais non, hélas ! aux roses dont le parfum s'accroît de ne pouvoir mourir, d'un souffle, à cette voix !

N'est-ce pas le silence qui chante avec son cœur ?... Un rosier qui s'effeuille ajoute à la torpeur.

Silence traversé d'éclairs comme un orage, puis bercé mollement comme un léger nuage,

par cet hymne voilé,pur, strident, modulé, qu'exhale, au clair de lune, l'âme de Philomèle !

Est-elle d'un oiseau, cette voix immortelle ? Ah ! — son enchantement ne devrait pas finir.

Vient-elle des Enfers, cette voix immortelle ? Mais il n'est plus un souffle, à présent, pour mourir.

Sans un souffle, pourtant, que de métamorphoses ! Le clair de lune assiste à la ruine des roses.

Déjà tous les rosiers ont fléchi sur leurs tiges. Il passe une rafale de roses en vertige

dans le rapide espace que fait l'herbe couchée, s'effrayant de ton hymne, ô rossignol caché !

Un long frisson de crainte effeuille le jardin. La lune met des masques ; elle brille et s'éteint.

Dans le gazon peureux, pétales grelottants, tournez-vous vers la terre et vers ce qu'on entend.

> Ec outez : cela vient du plus profond de l'Ombre. Est-ce le cœur du monde qui bat sous le jardin ?
>
> On entend un coup sourd, deux coups, trois coups qui montent ; d'autres précipités, sonores et qui montent.
>
> Prisonnier de la terre, un cœur approche ; il vient le bruit d'un cœur immense à travers l'herbe rase.
>
> Les pétales volètent. La terre se soulève. Et, le corps sous les roses bleuies de clair de lune,
>
> l'éternelle déesse, la puissante Cybèle, douce et levant le front, écoute Philomèle.

Je citerai encore quelques strophes de *La Tristesse de Pan.*

> Pan a levé ses yeux d'étoile au ras des blés. Ils éclairent la flûte appuyée à sa lèvre. Ils éclairent la nuit, les barbes des épis, et ses dix doigts fuyants sur le roseau qui luit.
>
> O poitrine où soupire un collier de grains d'ambre (sont-ce des lunes rangées sous un nuage sombre?), ô poitrine velue, ces deux yeux vous éclairent ! Ils éclairent — est-ce un rêve? dans ce camée d'opale suspendu au collier, la face pâle et morte de Diane.
>
> ... Oh ! comme un chant d'extase peut éclairer les blés ! Pan lève un doigt, souffle et module, et moi, troublé veilleur des champs, je vois, de son haleine et des sons modulés, se former doucement la lune.
>
> Rapide, elle a glissé sur la mer des épis, la douce lune comme une bulle, et puis elle est montée au fond du ciel nocturne.
>
> Et Pan, au fond des blés lunaires, s'accouda...
>
> Alors, d'un bois voisin, le rossignol chanta vers cette pleine lune si belle, qui sur les trilles montants de sa petite voix, se soutient mieux, semble en repos — mieux qu'une fleur sur un jet d'eau.
>
> Pan s'était tu, le laissant faire, inattentif à son roseau, et triste, accoudé sur la terre, il soupesait, d'un doigt tremblant, tout son collier de lunes mortes.
>
> Songeait-il aux dieux morts ? il soupira longtemps...

Il me semble qu'il serait superflu d'insister sur le charme

suprême de cette poésie à la fois directe, symbolique et transfiguratrice.

Ailleurs, par exemple dans *Le Retour*, la mélancolie de la mort et de la solitude a un accent plein de grandeur biblique et de sensibilité moderne, et c'est comme un psaume visité par l'âme de Verlaine.

> Le lierre a couvert tout le mur. Oh ! combien d'heures, depuis tes pleurs, notre aventure ? combien de jours ?
>
> Plus de roses ; le lierre a déchiré la vigne. Où est ton âme ?... Franchissant les nids d'hirondelles, le lierre étouffe la maison.
>
> O vent ! les roses d'autrefois comblent le puits. — Est-ce là que tu t'es cachée, ma femme morte ?
>
> Nul ne répond. Qui répondrait ?... Vaut-il pas mieux ouïr le vent chanter dans l'herbe : « Ma doulce amour ? »
>
> Au ras du toit l'ancien soleil, le soleil rouge, est coupé par le milieu si tristement.
>
> J'appellerai le jardinier ! Le jardinier ? Il vaudrait mieux appeler la Mort pour faucher l'herbe,
>
> tant de souvenirs et tant d'amour, et le soleil au ras du monde.

Et voici le rire avec l'« Homme tout nu tombé du paradis », Coxcomb, qui, né d'un souffle de Dieu, réunit dans son corps rose et gras les sept âmes de Messires Socrate, Hamlet, Triboulet, Galilée, Confucius, César et Mahomet, ce qui ne l'empêche point d'être maladroit et de faire au ciel la joie des « angelots », avant de faire sur terre le désespoir des gendarmes.

L'auteur, ainsi que Coxcomb lui-même, « s'envole sur l'aile de la Fantaisie ». Son ouvrage, dont il n'a publié jusqu'ici qu'un long prologue étourdissant de verve, rappelle le *Roman de Louis XI*, mais il est davantage épopée, et il s'est haussé d'un ton dans le chant comme dans le rire.

L'épisode des gendarmes et de Coxcomb est d'un comique aussi plaisant qu'excellent. Je préfère toutefois, pour montrer la richesse de cette poésie, donner un fragment du récit où Coxcomb raconte son séjour au ciel.

> Cependant qu'un million d'auréoles flottaient sur la houle frisée de leurs perruques blondes, les anges étaient assis, couvrant tous les étages d'un hémicycle de nuages.

Leurs ailes duveteuses, au-dessus d'eux, pointaient. Entre leurs jambes ouvertes, leurs robes s'étiraient, blanches, et tissues de fils d'un aveuglant métal. Ici, au premier rang et contre les poitrines, des harpes d'opale, des luths de cristal scintillaient, prenaient feu, s'éteignaient en cadence. Et là, au cou des anges, miroitaient les clarines, ici, au second rang, tout le long, tout le long. Les clarines tintaient à leur respiration. Plus haut, ce petit monde où vibre et d'où s'élance tout un crépitement musical, et qui danse, les cithares, les citoles, avec les épinettes, ensemble frissonnaient sous la brise des doigts, au frôlement furtif d'un ongle de mica, et, dans le flot des robes de moire plongeant un peu, se redressaient, comme sur un fleuve les nénuphars, qui se redressent éclatants.

Et les triangles bleus aux trois éclairs figés, les cymbales offrant leur miroir remué, les cornes levant haut leur corolle d'ivoire, et les flûtes d'argent au petit jet de source, les musettes gonflant un nuage lunaire, les cors doucement lovés sur leur dernier doux air, les trompettes au repos, non pas de leur clarté, couvant un cri de cuivre à vous lancer en foudre,— les contrebasses, les violoncelles et les violons tabac d'Espagne, aux belles cordes transparentes, diamantées de larmes d'anges, comme de notes qui scintilleraient (telles sur les feuilles mortes, dans les bois de l'automne, aux fils tendus de l'araignée, perlent et se poursuivent les gouttes de rosée sous l'archet mélodieux de l'aube matinale) —

les guitares nacrées, les bugles lumineux, les mirlitons de verre bouchés de feuille d'or, les tambourins bruissants d'un cercle de louis d'or, et les chapeaux chinois qui sont une pluie d'or, les serpents d'or grouillant sur les ophicléides, les timbales bombant leur ventre ballonné, soleil parmi la pluie des grelots agités, les castagnettes brillant comme de l'eau dans les doigts, reçue, les mains levées, au bas d'une cascade ; et là-bas, le grand orgue aux tuyaux effilés, en chute de Zambèze ou de Niagara ; et, vers moi, tout le long de la dégringolée, les cloches, les clarines et toutes les clochettes, les cithares, les citoles, avec les épinettes, et ces harpes d'opale ! et ces luths de cristal ! et les *extaséons*, par sainte Claire inventés, qui sont coquilles de mer ouvragées de sept trous, dans mes yeux miroitaient, brûlaient, faisaient les fous.

Je tombai sur le flanc, me pensant aveuglé.

Coxcomb, c'est la « vision féerique ». *Henri III*, la « vision ro-

mantique », est une troublante hallucination où s'enlacent et se mélangent, comme dans un cauchemar réel, le sinistre et le grotesque. C'est Dante aux prises avec Guignol.

> Les rideaux des croisées sont clos. Les meubles dorment. Parfois le lit royal pousse un long gémissement. C'est le bois qui se plaint, c'est l'âme du vieux chêne. Ecoutez... Aussi bien, cela gémit à peine. Ecoutez ! L'âtre obscur se ranime et frissonne. Trois petites flammes bleues dansent sur le foyer, jetant de grands adieux aux murs fleurdelisés.
>
> Plus rien. L'obscurité chasse les quatre murs.
>
> Aussitôt, un éclat du foyer les ramène. Le lit tout grelottant pousse une plainte humaine; et Philippe de Valois se détache d'un mur. Vite, il ouvre un bahut, s'y plonge et le referme.
>
> Louis XI, précautionneux, se glisse en chattemite ; sur son chaperon noir tourne une souris blanche ; et voici, l'écusson de Bretagne à la manche, se dévorant des yeux, Louis XII et Charles VIII. Ils ouvrent le bahut, s'y plongent et le referment.
>
> Le gamin François II dans l'âtre va vomir. Le lit, soulevant ses draps, semble un fantôme en peine. Que les règnes sont courts dans la chambre des rois ! Avez-vous vu bâiller le grand coffre de bois ?
>
> ... Les rois valois sont en rumeur. Le lit tressaille. Les onze rois valois en appellent un autre. Là, et dans les miroirs, voyez, le coffre bâille. La Mort s'exerce-t-elle à des métamorphoses ? A chaque bâillement, des cornes de Satyres soulèvent le couvercle et vite se retirent.
>
> Puis grand silence...
>
> Enfin, sortant de la pénombre, un blanc visage monte comme la lune monte. Et le lit voit passer Charles IX aux yeux noirs. Houp ! le bahut l'aspire et tout s'évanouit. Une souris grignote au fond de l'infini.

Quelles saisissantes évocations ! Paul Fort, qui a été toutes les incarnations, est ici l'homme cuirassé qui plongeant parmi les ombres d'autrefois, les éclaire avec cette lumière à son poing : le regard de Méduse.

Henri III sort de son lit, fuit de sa chambre. Il parvient chez Catherine, qui est en train d'écrire à sa fille : *Tout reste ici dans l'ombre, même l'Ombre royale.*

> A l'ombre d'un visage pend une lèvre blanche. Sous un bonnet de tulle noire un front se penche, battu de rides mouvantes comme un clocher d'oiseaux, et plus ce front se penche et plus il paraît haut. L'œil mouillé de Catherine s'argente. La courbe dure et fine du long nez italien se profile, que tire, ainsi qu'un arc, le pli de la narine.
>
> C'est l'instant où Catherine, boudeuse et pacifique, biffe d'un trait de plume sa phrase impolitique.
>
> Or, un autre visage s'est levé dans la salle. Derrière elle Catherine sent vivre une pâleur. Elle a cessé d'écrire en écoutant son cœur. Deux petites mains gantées lui tombent aux épaules, comme deux chauves-souris tuées d'un même coup de gaule. Et l'une des petites mains, roulant jusqu'à son cœur, vient s'y crisper...
>
> Alors, du bout de sa plume d'oie, Catherine, pensivement, doucement, la caresse. Et *tous deux* songent, et l'heure est pleine de paresse.
>
> La main se déraidit, brusquement toutefois. Voici le parchemin désigné par un doigt : « *Tout reste ici dans l'ombre, même l'Ombre royale.* »
>
> Deux mains saisissent le cou de Catherine, et la reine levant son front terrible vient de crier : « Mon roi ! » — Un cri bref du parquet révèle une fuite soudaine, et bientôt Henri III descend l'escalier vide. »

Toute cette VIII[e] série des *Ballades Françaises* est un ruissellement de lueurs nouvelles, parfois étranges, magnifiquement vivantes et variées.

*
* *

Paris Sentimental a été imprimé en avril 1902, les *Hymnes de Feu* en février 1903, le *Livre des Visions* en septembre 1906, *Ile-de-France* en septembre 1908.

Au moment où j'écris, *Ile-de-France* est le dernier livre de Paul

Fort (mais non ! voici déjà qu'il n'est plus le dernier) : après neuf volumes, la veine de l'auteur, loin d'être épuisée, paraît plus jeune et plus fraîche qu'au premier jour. C'est à ce signe qu'on reconnaît les poètes suprêmes ; ils ne vieillissent jamais.

Si, comme l'a dit le bon La Fontaine, la grâce est plus belle encore que la beauté, c'est dans *Ile-de-France* qu'il faut en chercher la preuve. Ces vers qui affectent de se perdre dans leurs rondes et qui, tout en restant des vers charmants, se déguisent en prose rythmée, n'ont jamais été plus à l'aise que dans ces paysages délicats et légers, n'ont jamais été plus fondants et aériens que dans cette atmosphère doucement dorée et cotonneuse.

Vais-je mourir d'amour, ô cloches expirées ?... Comme, ce soir, le ciel fond avec douceur, de l'est aux bleus profonds qui me font battre le cœur, où la grise église expire, jusqu'à cet air si rose, amant là-bas des toits, où meurt en paix le rêve de violettes soies, sujettes d'aucuns zéphyrs ! Je prends votre main pure et je me sens pleurer à tout cet abandon, à votre confiance, hélas ! petite, à votre enfance, et je ferme les yeux pour qu'il expire en moi — votre main, cette église, ces violettes soies — tout ce doux soir d'Ile-de-France.

Les vers de Paul Fort, dans leur mobilité souple et féminine, s'amusent à se dérober et à se laisser saisir, dans leur jeu de cache-cache, qui se mêle aux jeux des amants sous les feuilles, aux rêveries de Marcelle et aux espiègleries de Margot.

Sous ta nacre, midi, qui rend fous les cricris, mordre au cœur une froide petite pomme verte, c'est pour Margot mon page, un plaisir délirant.

Tout entourée de guêpes et de papillons blancs, centre de l'univers, son entêtée personne croque le fruit acide. Aux cricris midi sonne.

Bridant ses yeux dorés et couleur de salade, elle boit de ses yeux, comme à la régalade, le droit rayon brûlant de l'astre à son zénith.

« Mais quel plaisir d'enfant ! Cessez donc, Marguerite ! » Son visage offre aux guêpes deux longs pleurs irisés. J'ai peur que les goulues ne volent y puiser.

A trois lieues à la ronde, c'est la seule rosée.

Dans la première partie du livre, on vagabonde à travers les petites villes aux jolis noms : Coucy-le-Château, Senlis, Saint-Jean-aux-Bois, Gonesse, Roissy-en-France, Jouy-en-Josas... On y fait à chaque pas des découvertes, on y rencontre de bons compagnons, *Monsieur Champion-pour-vous-servir*, qui nous « tend de loin son quadruple menton, puis le referme comme un accordéon », l'excellent curé qui prend le poète pour le grand saint François d'Assise, Louis X le Hutin, qui maudit encore Buridan et qui aime toujours Marguerite.

Le style, alerte, désinvolte, sensitif, cueille partout des trouvailles qui sentent bon comme les fleurs des champs. Nous avions déjà vu « la Fontaine-au-Cheval qui se *myosotise* », et nous avions respiré « l'air si frais, si pur et si *virginisé* ». A Coucy-le-Château, nous admirons « à la ceinture obèse du joyeux hôtelier », le couteau dont on tranche *les tours de Coucy-le-Gâteau* chaque dimanche.

A Senlis, poétique rêverie près de la Nonette.

> Senlis est traversée d'un ruisselet plus doux que le ruban de moire de ta robe des dimanches, toute blanche comme est la ville, un clair ruban d'eau douce, la Nonette, que ton cœur écoute sous des branches.
>
> Cœur jeune, écoute, écoute... dis que ta joie est vive d'entendre sous des roses, des saules, de bleus ponts, la Nonette, un ruisseau qui va baisant ses rives avec des bulles jolies comme aux lèvres des enfants.
>
> ... Les fins archets du jour aux doigts des saules pâles glissent sur les roseaux qui perdent leur rosée : de ces notes vivantes l'averse musicale fait chanter les deux rives. Oh ! que ta voix est vive.
>
> Tu bats ainsi qu'une folie à grelots d'or, à voir s'entr'i-riser les lumières ondines et s'envoler des bulles que toi seul sais entendre, dans une buée bleue où tout le prisme tremble.
>
> Aériens, ils chantent, ces jeux d'une eau naïve : ces bulles envolées ont des chants qui t'enivrent, comme l'orage émeut un hochet qui répond sur la petite main sommeillante d'un enfant.

Et cette découverte de « Senlis matinale » :

> Je sors. La ville a-t-elle disparu ce matin ? Où s'est-elle

envolée ? Par quel vent, dans quelle île ? Je la retrouve, mais n'ose plus étendre les mains. Senlis est vaporeuse comme une mousseline.

Moi, déchirer Senlis ? prenons garde. Où est-elle ? Toits et murs sont un transparent réseau de brume. Notre-Dame livre à l'air sa gorge de dentelle, son cou si fin, son sein léger couleur de lune

où bat l'heure irréelle, que seuls comptent les anges, tant l'écho s'en étouffe dans l'oreiller du ciel, fait des plumes doucement étendues de leurs ailes, où Dieu repose un front qui vers Senlis se penche.

Le calme un peu morne des petites villes a-t-il jamais été exprimé d'une façon plus frappante que dans le poème suivant, qui n'a l'air de rien et qui, avec deux pétales de géranium et trois petits pois qui tombent, éveille un monde de sensations dormantes ?

La Petite Rue silencieuse

Le silence orageux ronronne. Il ne passera donc personne ?

Les pavés comptent les géraniums. Les géraniums comptent les pavés.

Rêve, jeune fille, à ta croisée. Tes petits pois sont écossés.

Ils bombent ton blanc tablier que tes doigts roses vont lier.

Je passe de noir habillé. Un éclair au ciel t'a troublée,

jeune fille, ou c'est donc ma vue ? Tes petits pois tombent dans la rue.

Sombre je passe. Derrière moi les pavés comptent les petits pois.

Le silence orageux ronronne. Il ne passera donc personne ?

Je voudrais bien reproduire les passages de bonne humeur gauloise, l'entrevue avec ce « sacré Hutin », avec le bon curé. Et ce serait charmant, mais un peu long. Je renvoie le lecteur au

livre ; il n'aura pas à s'en plaindre. Mais j'ai sous ma plume *Gonesse au couchant*, et je ne puis lâcher ce couchant si poétique dans sa gaillardise.

> Gonesse embroche le soleil... J'écris seulement ce que je vois. Rose est la page, sous la tonnelle, où glisse l'ombre de mes doigts.
>
> Gonesse embroche le soleil avec la lance de son clocher. Ce que je vois de ma tonnelle est toujours vrai, sans vous fâcher.
>
> Attendez !... sous la vigne vierge, qu'aperçois-je ? une oie embrochée, de fleurs de flammes toute léchée, dans la cuisine de l'auberge ?
>
> Astre alléchant, oie délectable, Gonesse embroche deux soleils. Ma page est rouge sur la table. Buvons un coup de vin vermeil.

Il faut lire aussi la *Noce à Gonesse ;* il faut lire tout le chapitre sur Roissy-en-France. Il faut lire tout le recueil.

La seconde partie du livre est consacrée aux chansons de la nature et de l'amour. Les notations poétiques, gentilles, vivantes comme les roses, épanouies comme le cœur des amants. y abondent.

> C'est bien, nous partirons, belle, vers l'aventure ancienne et toujours nouvelle aux amoureux. Le bleu drapeau des bois claque au ciel pour nous deux. A notre gloire un mont perd des oiseaux d'azur.
>
> ...Marguerite, vois-tu comme un souple regard des deux fleurs de ton cœur, tes grands yeux sur le monde, a tout changé déjà : les muses de Ronsard, de Dante et de Pétrarque s'endorment dans leur ronde.
>
> Pur, malgré leur amour exténué de tendresse, l'air est fait de l'haleine de tous les amoureux. Pour moi tu les captures en déployant tes tresses, à travers quoi l'aspire mon moulin de baisers. (P. 97-98.)
>
> Tremble comme un tremble. Contre mon cœur sois un rayon qui tremble, doux comme la soie.
>
> D'albâtre et bleuâtre est ma *déité*. Les lapins folâtrent dans la nuit d'été.

Le perron est pâle. Ta nudité choit dans mes bras, étoile filante sur moi !

Margot, que ton cou glisse avec ta hanche. Les lapins partout lèvent leur queue blanche.

Tout hurluberlue, qui se prend à rire à ces points de mire des flèches de la lune ? (P. 101.)

J'ai vu naître sans toi ce jour mélodieux, couleur de tourterelle, où tous les gris roucoulent, entre ces nues d'argent, douces, nageant aux cieux et ces buées des champs qui filent leurs quenouilles.

Ah ! tout ce que j'ai vu dont tu serais jalouse ! Les tailles des bouleaux, quels zéphirs les flattaient ! Ah ! tout ce qui me vit dont tu serais jalouse ! Beaux yeux de la rosée où je me reflétais !

Hélas ! j'ai vu sans toi, Marguerite aux cils clairs, que tu laissas tomber pleins d'ombre sur tes yeux, après l'obscur plaisir qui nous fit un seul dieu, monter le diamant du soleil dans l'éther.

Mais je te reviendrai plus vif et pur encore d'avoir été dans l'aube un satyre argenté. Dors, petite faunesse, rose en tes cheveux d'or, et que de noirs velours flottent sur ta beauté ! (P. 104-105.)

Prends mon cou dans ton bras tiède, aimons les choses. Le voile de la nuit chargé de ses aromes de rivière et de bois nous frôle, nous embaume, nous enveloppe et nous tombons sous ses plis lourds tout doux contre une meule, et bercés jusqu'au jour, nous mourrons de bonheur (soleil ! ici repose... non, c'est la lune rose) et vivrons tour à tour. (P. 113.)

Je reviens d'un grand voyage et du fond du paysage, gai chasseur chassant au ciel, ruminant des ritournelles.

Margot, dans sa maison rose, lumineuse de son espoir, joue du Grieg ou quelque chose que j'entendis hier soir.

Fusil à l'épaule j'entends déjà cette musicienne. Sous les hêtres, s'abritant, le jour ferme ses persiennes.

Le vent bourru de l'automne secoue la barrière verte... des pétales de géraniums entrent par la porte ouverte...

Une errante bague éteint ses feux sur les touches d'ivoire, sur un thème de Chopin, sur mon cœur et sur le soir.

> Et la bague tombe en l'ombre de ma joueuse éphémère, comme derrière le bois sombre le soleil est sous la terre. (P. 117-118.)

Ainsi l'on se promène à travers toutes les évocations, toutes les sensations, toutes les révélations qui flottent dans l'air, dans le bruit et le silence, dans l'amour et ses sourires mutins, dans la lune « qu'on entend respirer des marches du perron », dans la « grande nuit suave », dans le « ciel légendaire, tout perlin, tout voisin de l'azur, tout beaux gris », dans l'été et dans l'automne, dans « le grand bois roussi, rêveur et solennel, parfumé de feuillages confits au soleil », et enfin dans deux âmes qui se confondent pour notre plaisir : l'âme de l'Ile-de-France et celle de Paul Fort.

Mais l'âme de Paul Fort se confond, en outre, avec une autre chose dont je vois, partout où s'en va notre poète, jaillir sous ses pas la merveille lumineuse.

C'est la fontaine de Jouvence, où les lueurs claires de la joie jouent avec les reflets profonds de la mélancolie.

*
* *

De la promenade que nous venons de faire à travers l'œuvre considérable de Paul Fort, nous avons pu seulement rapporter quelques fleurs comme spécimen, et elles restent toutes dépareillées dans nos mains. Essayerons-nous de les assortir? Essayerons-nous de les grouper en un petit nombre de bouquets, marqués d'un chiffre et du nom d'une catégorie ? Nous voyons tout de suite qu'il est bien difficile et un peu arbitraire de faire des divisions tranchées, parmi tant de couleurs et de nuances qui s'opposent de fleur à fleur, mais souvent aussi s'unissent dans la même corolle.

Essayons pourtant !

1. *Chansons populaires, poésie du folklore*

Nous mettrons dans cette catégorie les poèmes qui, par l'inspiration, par le ton, par le rythme, expriment l'âme populaire, tels quelques-uns plus haut cités : *Cette fille, elle est morte...* — *Si toutes les filles du monde...* — *Du temps qu'on allait encore aux baleines...*

M. Robert de Souza a écrit : « Rondes et pastourelles, aubades, romances et guillonnées, berceuses et brunettes, ballades narra-

tives, complaintes d'amour, chansons de fêtes et de métiers, gwerziou et soniou bretons, lieds ou saltarelles, il semble qu'aucun des modes lyriques populaires ne soit absent du livre de M. Fort. Rendus dans leur rudiment expressif de langue et de pensée, ou transformés, affinés de la pénétration d'une sensibilité moderne, ils développent les broderies d'un art original très savant sur la trame de leurs rythmes primitifs. » (*La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*, 1899.)

Les poèmes de cette catégorie sont nombreux dans l'œuvre de Paul Fort, surtout dans la première série des *Ballades* et dans *l'Amour marin*. Signalons encore dans la première série : *Ah ! que de joie, la flûte et la musette...* (p. 14). — *Allons le gars, voyons le gars...* (p. 20). — *Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent...* (p. 25). — *Nous ferons un ermitage...* (p. 77).

2. *Poèmes de lyrisme transfigurateur*

M. de Souza, dans son étude, a noté que Paul Fort est un grand lyrique transfigurateur, et c'est d'autant plus vrai qu'une grande partie de l'œuvre de Paul Fort est empreinte de ce lyrisme qui, comme une lumière fécondante, anime et auréole les choses. Mais si nous voulons des exemples particulièrement frappants, nous les trouverons dans les hymnes sur la nature (*Ballades*, IIe série ; *Hymnes de Feu*, etc.) On a lu, au passage, des fragments de ces poèmes.

3. *Poèmes graves et intimes*

Contrastant avec ces envolées de grande transfiguration, qui sont un élan de toutes les facultés du poète vers la nature extérieure, nous avons les poèmes *intérieurs*, plus intimes, d'une émotion plus grave, d'une lumière moins éclatante et plus profonde. Exemples : dans la première série des *Ballades françaises*, le *Livre d'Amour ;* dans la IIe série, certaines « Ballades de la Forêt » ; dans la quatrième série, l'inspiration de l'*Intermezzo*.

Nous avons cité dans ce genre plusieurs morceaux : *Tranquilles et leur ombre allongée sur les champs.* (*Ballades*, IIe série.) — *Pour t'avoir vu sourire, ô brune et rose plaine.* (IVe série.)

4. *Poèmes féeriques*

Nous appellerons ainsi ceux qui chantent des visions féeriques, des paysages fantastiques, et nous placerons dans cette ca-

tégorie quelques « Ballades de la nuit » (Ire série), *Philomèle*, la *Tristesse de Pan* (VIIIe série), un ou deux passages (les plus lunaires) de *Coxcomb*.

Par la splendeur de leurs images et la pureté de leur lyrisme, ces poèmes se rapprochent beaucoup des poèmes transfigurateurs, et, par l'originalité de l'imagination, ils sont voisins de la catégorie que nous allons classer sous le chiffre 5.

5. *Poèmes en forme de récits fantaisistes, fantastiques, primesautiers, etc.*

Nous avons, pour commander cette catégorie, un grand nombre de poèmes de la première série des *Ballades*, et il n'y a qu'à choisir parmi *Les Fous et les Clowns*, *La Mort et Satan*, *Les Manants et les Reîtres*, *Les Grands et les Rois*, etc.

Plusieurs de ces poèmes contiennent de puissantes ou subtiles évocations de l'esprit du passé et pourraient, à ce titre, faire partie de la catégorie suivante.

6. *Poèmes d'évocation historique ou légendaire*

Ces poèmes, évoquant une époque, un monde d'autrefois, sont nombreux dans le *Roman de Louis XI*.

On pourrait aussi détacher plusieurs des légendes ou récits du tome I (Ire série des *Ballades*, livre IV), car si la plupart ont une couleur romantique ou fantastique, on voit souvent au fond la face retrouvée d'un temps qui n'est plus.

Et je pense à *Henri III*. Mais ce poème a l'ampleur d'une petite épopée.

La sixième catégorie nous mène à celle des poèmes que nous appellerons psychologiques.

7. *Poèmes psychologiques*

Nous désignerons de ce nom les récits et les dialogues qui nous font toucher l'âme de certains personnages, de certains groupes, étudiés et analysés. Il y a d'abord le *Roman de Louis XI*. La psychologie, nous l'avons vu, y est des plus remarquables. Elle vit, d'une vie intense, dans les ballades populaires, dans l'*Amour Marin*. Et *Paris sentimental* est la psychologie de l'étudiant poète ou du poète étudiant. Je me contente d'indiquer les parterres, et je prie les amateurs de ne pas cueillir toutes les fleurs qui peuvent

entrer dans ce bouquet ; car il faut en réserver pour les bouquets suivants.

8. *Poèmes de notations réalistes*

J'entends par ces mots des notations de gestes, de scènes, de sentiments, appartenant à la vie « quotidienne », comme eût dit Laforgue. Ces poèmes sont relevés par la verve ou par une discrète émotion : j'en ai cité un, tiré du tome premier : *Il s'en est allé par la route, le pauvre homme*... Il y en a d'autres, et en grande quantité. Mais ces notations, photographies que Paul Fort réussit supérieurement, sont le plus souvent, il est vrai, mêlées à des éléments de poésie lyrique ou pittoresque.

9. *Poèmes en cris humains*

C'est aussi de la photographie, mais la photographie d'une âme, surprise et fixée dans un jaillissement. Pas de littérature, des vibrations tout humaines. Nous avons vu, dans ce genre, le passage du *Roman de Louis XI* où le roi apprend la mort de son fils Joachim. Dans le même ouvrage, signalons la « grande colère » de Charles de Bourgogne (p. 327-328); dans l'*Amour marin*, beaucoup de ballades cruelles ou câlines (*La Mère et le Fils*, dont un fragment a été plus haut cité, *Le Dégoût, Le Chagrin, L'Ivrogne*, cette dernière pleine de trouvailles, d'éclairs vraiment extraordinaires) ; dans *Paris sentimental*, plusieurs ballades douloureuses, celles-ci spécialement : *Promenade solitaire, Après la mort de la petite, Dans le Brouillard, Le Jardin* (p. 117, 125, 129, 139).

Et aussi des passages d'exaltation, dans les hymnes à la nature (séries I, II, VII des *Ballades*).

10. *Poèmes sentimentaux, romances*

Cette catégorie, qui a bien des rapports avec la précédente, sera la psychologie de « nos vingt ans », et contiendra les effusions de la jeunesse étudiante, romanesque, amoureuse, sémillante, légère, puérile, pleurarde et intrépide, sotte et divine, — les romances que l'éclosion ou la mort d'une rose fait geignardes ou triomphantes. Et l'on n'aura qu'à feuilleter *Paris sentimental* pour faire sa moisson.

11. *Poèmes de verve, de bonne humeur gauloise*

Cette catégorie réclame tout d'abord les scènes les plus joyeusement comiques du *Roman de Louis XI*. Nous y ajouterons quelques morceaux de franche gaieté d'*Ile-de-France*, par exemple, comme spécimen, la rencontre et la conversation entre le poète et Louis le Hutin. Sans beaucoup chercher, on trouvera dans l'œuvre de Paul Fort maints autres poèmes de malice et de bon sens gaulois, français, picard, normand, rémois... Mais, ainsi, que cela nous est déjà arrivé, il y a fréquemment mélange avec d'autres éléments.

12. *Poèmes madrigalesques, marivaudages*

Nous avons, dans ce genre, *Lucienne*, union originale et tout à fait nouvelle de la subtilité du marivaudage et de la sincérité émue de l'accent.

13. *Poèmes antiques*

Plusieurs poèmes de la première série : *Orphée charmant les animaux, Endymion, Bacchus indien* ; dans la quatrième série, les *Idylles antiques*. Antiques en effet par leur grâce et par leur mythologie, ces « idylles » vivent dans la fraîche animation d'un décor moderne et très français. Et cette alliance est chose neuve.

14. *Poèmes épiques*

La manière de Paul Fort est probablement trop diverse, trop multiple, trop mobile, pour nous donner une épopée d'un genre nettement caractérisé. Mais il y a, dans l'œuvre de cet écrivain, des passages vraiment épiques. Le *Roman de Louis XI* est une sorte d'épopée familière, avec de la bouffonnerie, de la grandeur, etc. Dans les *Idylles antiques*, le *Voyage de Jason* est une page d'épopée empreinte de lyrisme. *Henri III* est un fragment d'épopée dantesque. Et *Coxcomb*, dont nous ne connaissons encore qu'une partie, pourrait bien être une vraie épopée : épopée féerique, avec Coxcomb au ciel, où il ressemble un peu à Pierrot lunaire ; épopée burlesque, avec Coxcomb sur la terre où, comme Guignol, il se bat avec les gendarmes. Et la poésie à flots sur tout cela !

J'allais écrire le chiffre 15 et les mots : *Poèmes bucoliques*, car Paul Fort, qui prend tous les tons, prend parfois la grâce de Virgile. Ses chansons populaires et ses poèmes sur la nature nous offrent de pénétrantes visions pastorales. (*Ballades*, Ire série, *passim*. — *Ballades*, IIe série, *L'Amour et l'Aventure*, p. 207-210. — *Ballades*, VIIIe série. *Le Matin, Métamorphose, La Nuit d'Orage*, etc.)

Mais la plupart de ces poèmes reflètent un lyrisme si pur et si original que je ne sais si ce ne serait pas les trahir, que de les enfermer dans un genre auquel ne correspond qu'une partie de leur rayonnement.

Et l'on pourrait en dire autant de presque toute la classification que je viens de faire. C'est pourquoi je ne pousserai pas celle-ci plus loin. Il est vrai que Paul Fort a écrit des poèmes qui s'adaptent à un genre précis ; mais tel autre morceau est la complexité même et se compose une harmonie des éléments les plus divers. Donner un, ou deux, ou trois noms, à cette complexité qui en a mille, c'est, dans un immense orchestre, ne faire entendre qu'un instrument. Or, cette complexité d'orchestre, cette variété infinie, c'est par elle que l'œuvre de Paul Fort est si neuve et si victorieusement inimitable ; mais c'est par elle aussi qu'elle échappe, comme l'a dit M. Ghéon, « à toutes les catégories, sinon à celle de la beauté ».

Aussi, je donne l'essai qui précède pour ce qu'il vaut, c'est-à-dire pour une classification de quelques couleurs dominantes, mais de couleurs qui ne sont vraiment elles-mêmes que rayonnant de toutes leurs nuances. Et celles-ci ne sont pas saisissables par mes étiquettes.

***

A travers les nombreux extraits dont cette étude est semée, on a pu apprécier l'éclat, la souplesse, l'abondance du style de Paul Fort. Ce style, de même que le rythme particulier inventé par l'auteur, passe du vers à la prose, avec une aisance et un naturel inconnus jusqu'ici dans notre langue. L'auteur, qui a un vocabulaire très riche, sait sans doute qu'il ne risque pas d'être confondu avec un pauvre ; car il ne craint pas d'employer souvent des expressions, des épithètes, usées par l'usage. Mais ces miroirs ternis s'illuminent à la chaleur verveuse et à la lumière versicolore de l'œuvre imagée où ils entrent ; et cette œuvre est assez vivante pour les emplir d'une vie nouvelle.

J'ai déjà fait allusion, à plusieurs reprises, à la fantaisie qui anime l'inspiration de Paul Fort. Mais entendons-nous bien, car les mêmes mots servent à désigner des choses très dissemblables. Ici, par fantaisie, je n'entends pas caprices sans but, ni fusées d'un feu artificiel. Non, la fantaisie de Paul Fort est au contraire le jaillissement de sa magnifique sincérité, que l'imagination répand en gerbes spontanées et imprévues. Qu'on songe à certaines œuvres de Dickens, aux *Contes de Noël*, par exemple ! Quelle fantaisie, faite de toutes les impulsions de l'ironie et de la tendresse, mais quelle sincérité !... Ce que j'ai appelé fantaisie chez notre poète est, dans un genre très différent, de la même qualité que cet humour.

Le tempérament de Paul Fort, M. Remy de Gourmont a su le définir dans une formule parfaite, en quatre mots qui disent tout : « une sensibilité toujours en éveil ».

C'est bien ainsi que tous les critiques de valeur ont compris Paul Fort. J'ai mentionné plus haut les jugements portés sur les premières *Ballades* par MM. Vielé-Griffin, H. de Régnier, Pierre Louys, Henri Ghéon. Je tombe sur ces lignes de M. Edmond Jaloux :

Les *Ballades Françaises* de M. Paul Fort offrent, dans une langue riche, poétique et sans cesse renouvelée, les jeux d'une sensibilité jeune et fraîche aux prises avec la vie. Tout émeut cette sensibilité : la verdure de la mer, le déroulement des saisons, des souvenirs d'enfance, les sons des cloches, les parfums de la nuit, les foires, une femme qui ramasse des varechs, les jongleurs, l'ivresse des insectes. Parfois elle se souvient des anciennes légendes du moyen âge ou elle pense à l'antiquité.

Dans la *Poésie Nouvelle*, de M. André Beaunier, l'étude sur Paul Fort commence par ces quelques phrases d'une si heureuse justesse :

C'est un homme très extraordinaire que Paul Fort. Il ne fait partie d'aucune école ; il ne se prête à nulle classification. Il frappe d'abord par sa désinvolture, sa spontanéité, le sans-gêne singulier de sa manière, une sorte d'excessive abondance. Quand on se demande à qui l'apparenter, on lui trouve de la ressemblance surtout avec le dieu Pan, qui n'est pas mort, bien que le bruit en ait couru...

Son œuvre traite notamment de tout, — et il faudrait la dire encyclopédique si ce mot n'impliquait de la froideur et de didactiques intentions ; au lieu qu'il y a de la joie, de la passion et de la vie à travers ces poèmes : ce n'est pas une description de la réalité, mais la voix même, ardente et folle de la réalité...

M. Guillaume Apollinaire, dans un article récent, dit aussi de Paul Fort :

Son art est comme un miroir où sa vie se mire toujours. La poésie est le but vers lequel tendent toutes ses facultés et tous ses mouvements. L'inspiration n'est pas ici un phénomène isolé se produisant seulement dans de certaines conditions. Paul Fort est constamment inspiré ; et rien de sa vie ne pouvant s'épanouir sans que son art apparaisse, on est fondé à dire que *les choses se passent exactement comme si de la vie s'était transformée en art.*

Déjà M. René Boylesve, lors de la parution du second livre des *Ballades*, voici bientôt douze ans, écrivait :

De l'œuvre ardente et touffue de Paul Fort, je reçois une impression dominante qu'il faut donner tout de suite parce qu'elle exprime d'un mot ce qu'on peut dire actuellement de ce poète, et laisse une sorte de marge blanche illimitée pour ce que ses étranges facultés ne nous permettent pas d'augurer en termes précis. C'est l'homme le plus incontestablement doué pour *chanter.*

Il a déjà tout chanté. Que ne fera-t-il pas ?...

Vraiment, je crois que je n'éprouverais pour aucun écrivain contemporain la même difficulté à esquisser les traits d'une physionomie. Je sens en lui une possibilité indéfinie de surprises... Il a la témérité de ne pas s'être spécialisé. Voilà qui est nouveau. Serait-ce par concession aux vieilles mœurs qu'il a donné à son universelle chanson l'étiquette unique de Ballades, afin qu'on dise de lui : « l'homme aux Ballades » ? Il est capable de tout.

C'est un grand vagabond qui croit que l'univers est à lui. Il couche tantôt sous les ponts, tantôt dans les étoiles ; il embrasse tous les sujets ; son vol éperdu semble d'un homme ivre, ses soubresauts et ses bonds vous feraient croire qu'il a perdu la tête. Vous le voyez penché avec amour sur un brin d'herbe ; puis il s'attendrit près d'une bonne femme qui va à la messe ; il saute à la cime des montagnes ; il croit être la forêt qu'incendie le couchant et le flot que l'immensité rend fou : la terre tourne et se balance complaisamment sous son regard de jeune dieu ; les grâces charmantes de ses plaines ou ses gibbosités l'enchantent, l'exaltent, le font pleurer, sourire et rire ! car il plaisante même, du droit des très grands esprits. C'est insensé ! avez-vous dit ?

Mais non : une raison et une logique supérieures — je suis tenté de dire : gigantesques — gouverne cette dispersion effrénée et cette inquiétante ubiquité...

Au sujet des ballades « populaires » de Paul Fort je veux citer une fois encore M. Robert de Souza.

... Il faudrait des citations sans nombre pour montrer de quelle variété de moyens, de quelle richesse imaginative et sentimentale témoignent les *Ballades Françaises*. La complainte qui commence par « *Un beau régiment s'en allait à la guerre* », et celle de « *Ma joie est tombée dans l'herbe* » et la quatrième des « Ballades au Hameau » : « *A la course, sur la montagne* » offrent chacune un de ces caractères-types du folklore dont l'intensité dans le raccourci semblait devoir être à jamais perdue pour la poésie française.

De ce que M. Paul Fort a su retrouver, et de plus près qu'aucun autre, l'*accent* même des chanteurs rustiques, on a fait de lui le poète fruste, naïf, abandonné, le poète simple, par excellence. Le livre des *Ballades Françaises* comporte d'abord des parties presque sans rapport entre elles et d'un génie nullement populaire, qui ne sont point d'un *sentimental impulsif mais d'un grand lyrique transfigurateur*...

Les lignes suivantes de M. Charles-Henry Hirsch semblent s'appliquer à l'œuvre de Paul Fort, dans son ensemble, aussi bien qu'à son *Louis XI* :

Ce livre est sain et beau. Par certaines pages, il égale ce qu'un amoureux de belles lettres peut préférer, de Rabelais à Flaubert. Par son esprit, il est admirablement français. L'originalité de Paul Fort est dans le mélange de qualités qui s'excluent généralement ; qu'il s'agisse de l'expression ou de l'inspiration qu'elle traduit... il y a de la sentimentalité, de l'émotion, de l'ironie, de la force, de la préciosité, de la couleur, du bouffon et du dramatique ! Mais partout le style, égal à lui-même, donne intensément la note que l'auteur a désirée.

Un grand critique anglais, M. Edmund Gosse, parlant de *Paris Sentimental*, disait :

Je ne saurais montrer dans aucune littérature, à l'heure actuelle, un auteur qui soit aussi plein de la joie de vivre.

Et MM. Paul Léautaud et Ad. Van Bever, dans leur « Anthologie des Poètes d'Aujourd'hui » :

... On pourrait ajouter que M. Paul Fort n'a pas toute la réputation qu'il mérite. Dans leur couleur de chansons populaires, ses *Ballades* sont pleines de traits ingénieux, charmants, de vraie poésie libre, abandonnée et pénétrante. On les recherchera peut-être, un jour, comme les témoignages d'un art à peu près unique à son époque.

Enfin, voici le début d'un article dont l'auteur, M. Marcel Noppeney, me paraît avoir compris Paul Fort admirablement.

Passionné, sensuel, émouvant, prodigieusement divers, ardent et morne, brutal et raffiné, ingénu et narquois, absurde parfois, déli-

cieux toujours, sincère et compliqué, nous laissant une impression de vertige heureux et d'harmonieux apaisement, Paul Fort, poète paradoxal, nous déconcerte en nous rassurant et mitige d'hésitation l'enthousiasme qui s'impose.

Son lyrisme est universel; il serait le porte-voix du Cosmos si sa perpétuelle vibration n'en faisait, plus modernement, le phonographe; sur les cylindres de sa sensibilité il enregistre le chant grave des siècles ; dans son œuvre tout s'agite, tout vit, tout frissonne! Il est le chantre du triomphal et éternel cantique par quoi la nature berce le monde; la vie, Paul Fort la voit partout, en tout; si, pour les autres elle n'est que dans les êtres innombrables qui nous entourent, sensibles ou soupçonnés seulement, dans le vol lointain des oiseaux sous le ciel bleu, dans le bourdonnement des insectes autour des fleurs, pour lui elle est encore dans les émanations neuves de la terre que travaille la sève, dans le murmure des feuilles à peine agitées, dans la splendeur de l'air, dans tout l'or du soleil. Elle est dans la torpeur même des choses immobiles, dans le grain de la pierre, dans l'ondulation du sol. Mais elle est en lui surtout, en lui. Elle y bruit, elle en sourd, elle l'enveloppe de toutes ses caresses, le câline entre la douceur de ses bras, l'entraîne, dans un tournoiement immense, à travers les âges et les espaces : il est l'amant héroïque de cette prodigieuse maîtresse.

Joueur de lyre, Paul Fort eut un exemple illustre : Orphée. Il bondit et le dépassa. Orphée charma les animaux; Paul Fort charmerait même les bacchantes.

Joueur de vielle ou de biniou, il puisa en lui-même tout un folklore de grâce délicate, menue et naïve, parfumé de saine et forte odeur marine, baigné d'harmonie mélancolique et lointaine.

Aède, il dit les étapes de l'humanité; après Hugo, après Vigny, après Leconte de Lisle, simplement, il écrivit la Légende des Siècles.

... On a dit de lui : « Un cerveau si prompt que l'émotion souvent s'est formulée avant la connaissance de l'émotion. »

C'est très vrai, mais il est bon d'ajouter que cette poésie d'émotion spontanée sait pourtant où elle va. M. René Boylesve a même trouvé, dans la construction des poèmes de Paul Fort, la marque d'une logique supérieure (article dans l'*Ermitage*). Et Tancrède de Visan, analysant la sensibilité de l'auteur des *Ballades Françaises*, a écrit à son tour :

Cette sensibilité est instinctive en ce sens qu'elle jaillit du fond même de l'être; elle est aussi consciente d'elle-même, si j'ose dire, réfléchie, pénétrée de raison française, — sans cesser d'être folle. Cet instinct et cette conscience nous donnent le ton de la poésie populaire, du folklore, de la chanson rustique, d'une part, de la haute poésie, de l'ode majestueuse et du grand lyrisme, de l'autre. Le tout, réuni en le même artiste, dénote une sensibilité à la fois très naïve et très cultivée, très libre et très organisée.

Naïveté et culture! Que la réunion de ces dons opposés révèle

bien un artiste et un poète! Chez un homme ordinaire, quelque chose naît et quelque chose meurt chaque jour. Mais dans une « sensibilité » comme Paul Fort, tout est si intensément vivant que les vies qui naissent s'ajoutent aux vies anciennes, sans que jamais celles-ci meurent ni même vieillissent. Et tout cela forme une harmonie, et l'enfant simple qu'est resté le poète ne fait pas tort à l'homme compliqué qu'il est devenu.

Paul Fort est un sensitif, un sentimental, mais aussi un délicat ironiste. Ni la vivacité, ni l'abondance, ni la fantaisie de son imagination, ne l'empêchent d'avoir un bon sens fin et sûr, un goût éclairé et rationnel. On sait avec quelle habileté il dirige le recueil trimestriel *Vers et Prose*, qu'il fonda en 1905. Ceux qui connaissent Paul Fort savent combien ses appréciations littéraires sont intuitives et judicieuses, combien elles sont au-dessus des partis pris de coterie et des préjugés d'école. Paul Fort aime le talent en artiste désintéressé, partout où il le trouve. Et ceux chez qui il l'a découvert n'auront jamais de meilleur ami que ce poète dont la candeur native et élevée, inaccessible à la jalousie et aux sentiments mesquins, revêt de simplicité une profonde noblesse de cœur et d'esprit.

Et je ne veux pas insister sur ce point. Mais cela devait être dit.

* * *

L'auteur des *Ballades Françaises* n'a jamais lancé de manifeste littéraire, ne s'est jamais préoccupé de fonder une école. Ayant autour de lui la vie et la nature, il n'a pas besoin que des théorèmes et des corollaires tracent son chemin, et s'il est une école à laquelle il appartient complètement, c'est celle de ce philosophe qui, pour prouver le mouvement, se contentait de marcher.

On a classé Paul Fort parmi les symbolistes, et c'est naturel. Son tempérament le rangeait à l'avance parmi les novateurs, et les symbolistes étaient les novateurs de l'époque où il vint. Tancrède de Visan, avec son talent accoutumé, a détaillé les raisons qui permettent de rattacher Paul Fort au symbolisme. La meilleure et la plus probante est encore ce besoin de liberté que Visan décrit en ces quelques lignes :

Le symbolisme, conformément à l'état des esprits de la fin du XIXe siècle, fut d'abord l'éclosion d'un grand souffle de liberté. Quelle joie, pour nos poètes, de respirer loin des sentiers battus du Parnasse, de goûter jusqu'à l'exaltation du bonheur d'être, de se sentir vivre parmi la lumière et les caresses des choses! Il fallait que ce désir païen fût exaucé pour permettre aux symbolistes de prendre conscience d'eux-mêmes et

de la nature réfléchie dans leur âme. Sans s'être concertés avec les impressionnistes, et après eux, les symbolistes tentaient un grand effort pour s'affranchir de règles conventionnelles et palpiter à l'unisson de la conscience de l'univers. Artistes et poètes ne cherchaient à se libérer des visions apprises et des lieux communs statiques, en dehors des réalités mouvantes de la vie, qu'afin d'atteindre à plus de vérité sincère.

Si Paul Fort est un libéral (certains seraient tentés de dire un libertaire) il n'est pourtant ni un anarchiste, ni même vraiment un révolutionnaire. Il ne veut pas d'entraves pédantes et formalistes entre lui-même et son inspiration ; il veut se promener librement, comme Shakespeare, à travers les âmes, et les cueillir avec leurs fleurs, leurs symboles, leurs réalités, leurs rêves, leurs légendes. Voilà tout.

Cela n'exclut ni l'ordre ni la méthode. Mais l'œuvre de Paul Fort dégage un tel esprit de liberté, un tel souffle de spontanéité, qu'on ose à peine la juger comme de la littérature. Même quand elle se conforme à une logique visible, elle est un admirable instinct, dont la mobilité ressemble au jeu des reflets dans les feuilles et des sensations dans notre cerveau. Si elle a des gestes irréfléchis, inconscients, c'est comme les êtres animés. S'il lui arrive de vous surprendre par telle bizarrerie inattendue, c'est qu'au moment où le poète écrivait, il est tombé sur sa main un singulier rayon. Chez un littérateur littératurant, ce serait sans doute une faute de goût. Ici, c'est une fantaisie qui, dans sa prestesse, a un air de grâce naturelle, car la nature, sans cesser d'être charmante, s'amuse à faire de temps en temps des choses fantasques.

La philosophie de Paul Fort naît de sa poésie, comme le fruit naît de la fleur. Elle est faite de candeur et de force, comme la lumière du soleil et la sève des bois. Elle a pour morale la libre nature, mais la nature telle que la recrée la poésie, c'est-à-dire ensoleillée de lyrisme et pénétrée de ce devoir : la beauté.

Rien de conventionnel, par exemple ! Des artistes ont maudit les conventions, les préjugés. Paul Fort, lui, ne les maudira pas ; car il ne leur fera jamais l'honneur de savoir s'ils existent. Sa morale, pas plus que sa poésie, ne laissera le formalisme toucher à sa franche sincérité.



Je dois terminer cette étude qui, bien que longue, mérite seulement le nom d'ébauche, et j'ai le regret de n'avoir pas dit ce qu'il

fallait dire. Quelqu'un croira-t-il que j'ai été complaisant ? Cela n'est pas dans mes habitudes, et, si je pensais l'avoir été ici, je brûlerais ces pages. Mais je suis persuadé au contraire que je n'ai pas rendu à l'œuvre de Paul Fort ce qui lui est dû. C'était, je l'ai déjà dit, presque impossible. Une complexité de cette sorte défie l'analyse. Ajouterai-je qu'elle a dû dérouter maints lecteurs ? Si Paul Fort a obtenu depuis longtemps les suffrages de l'élite attentive, il n'est pas connu du public comme il devrait l'être, et c'est sans doute en grande partie la faute à l'extrême diversité de son talent. Le lecteur aime reconnaître un écrivain à un procédé, une attitude, un attribut, et si l'œuvre qui l'a frappé change de physionomie, elle lui semble étrangère et il ne la suit pas. Si cette modeste étude avait quelque vertu, je voudrais qu'elle eût celle de le mettre en garde contre sa paresse, contre son inattention, contre les impressions superficielles et trop hâtives.

Je voudrais qu'elle le mît en garde contre le danger de se laisser surprendre et déconcerter par les cent mille visages de ce Protée qu'est Paul Fort, par les aspects innombrables de son inspiration, par l'imprévu continuel de cette « prose en vers » dont il est nécessaire d'étudier un peu les mouvements, si l'on veut bien saisir leur mobile harmonie.

Mettre le lecteur en garde : je ne pouvais que cela. Pourtant, avant de finir, je tiens à lui confier ou lui rappeler un secret, — un secret que nul lettré ne devrait ignorer, et qu'on ignore où à quoi l'on ne pense pas.

J'ai accusé tout à l'heure la paresse et l'inattention. Quand un grand écrivain est mal compris, ce sont elles souvent qui sont les coupables.

Et voici le secret : les poètes supérieurs sont comme les vierges fières. Ils ne se donnent qu'à celui qui aime.

Et Paul Fort, cette *sensibilité toujours en éveil*, est poète essentiellement, merveilleusement.

Pour le comprendre et pour qu'il vous charme, ce poète de l'Universel, c'est du cœur qu'il faut le lire, et le lire comme il écrit, comme il pense, comme il vit :

Avec amour.

Septembre 1909.

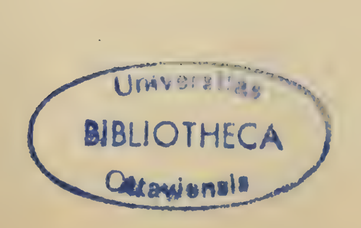
LOUIS MANDIN

BIBLIOGRAPHIE

Voici une liste, incomplète sans doute, des articles et études de quelque étendue qui ont été consacrés à Paul Fort et à son œuvre. On reconnaîtra, dans cette nomenclature, les études desquelles nous avons tiré quelques citations.

Pierre Louys : « Paul Fort ». *Ermitage*, juin 1896. — F. Vielé-Griffin : « Paul Fort. Ballades Françaises ». *Ermitage*, mai 1897. — Henri de Régnier : « Chronique des Poèmes ». *Mercure de France*, mai 1897. — Henri Géhon : « Paul Fort ». *La Critique*, 5 avril 1897. — Edmond Jaloux : article sur les « Ballades Françaises ». *Indépendance*, Marseille, 29 mai 1897. — François Coppée : « Quelques poètes ». *Journal*, 7 octobre 1897. — Remy de Gourmont : « Le IIe Livre des Masques ». Société du Mercure de France, 1898. — René Boylesve : « Sur les Nouvelles Ballades de Paul Fort ». *Ermitage*, mars 1898. — Charles Guérin : « Entretiens sous les Quinconques. Paul Fort ». *La Province Nouvelle*, Auxerre, avril-mai 1898. — Robert de Souza : « La Poésie populaire et le lyrisme sentimental ». Société du Mercure de France, 1899. — Charles-Henry Hirsch : « Le Roman de Louis XI ». *Anthologie-Revue*, février 1899. — E. Sansot-Orland. « Paul Fort ». *Anthologie-Revue*, août 1899. — V. Thompson, « French portraits ». Richard G. Badger et Co, Boston, 1900. — Edmund Gosse : « The Poetry of M. Paul Fort ». *Daily Chronicle*, 5 juillet 1902. — André Beaunier : « Paul Fort ». *La Revue Bleue*, 1902. — André Beaunier : « La Poésie Nouvelle ». Société du Mercure de France, 1902. — Ad. van Bever er Paul Léautaud : « Poètes d'aujourd'hui ». Société du Mercure de France, 1902. Nouvelle édition, augmentée, 1908. — Tancrède de Visan : « Œuvres : sur l'œuvre de Paul Fort ». *Vers et Prose*, juin-août 1907. — Marcel Noppeney : « Paul Fort ». *Floréal*, Luxembourg, 1er décembre 1907. — Emile Cottinet : « Ile-de-France ». *Pan*, 1908. — Guillaume Apollinaire : « Paul Fort ». *La Phalange*, 20 mars 1909.



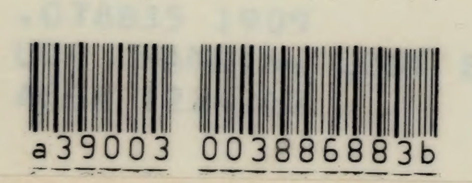


IMRPIMERIE

HENRI JOUVE

15, RUE RACINE

PARIS


a39003 003886883b